

D-DAY:
LES SOLDATS
DU DÉBARQUEMENT

DU MÊME AUTEUR

- La Guerre de la noix muscade* (Noir sur Blanc, 2000)
Les Aventuriers de la Reine (Noir sur Blanc, 2002)
Samourai William (Noir sur Blanc, 2003)
Captifs en Barbarie (Noir sur Blanc, 2006)
Le Nez d'Edward Trencom (Buchen/Chastel, 2007)
Le Paradis perdu (Noir sur Blanc, 2010)
Le Monde selon Arnold (Buchen/Chastel, 2010)
Wolfram, un jeune rêveur face aux nazis (Noir sur Blanc, 2012)
Roulette russe (Noir sur Blanc, 2015)
Le cadavre était presque parfait (Buchen/Chastel, 2016)
Les Miscellanées (Libretto, 2016)
Les Saboteurs de l'ombre (Noir sur Blanc, 2018)

GILES MILTON

D-DAY:
LES SOLDATS
DU DÉBARQUEMENT

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Florence Hertz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *D-Day: The Soldiers' Story*

Copyright © Giles Milton 2018
© 2019, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-564-4

À tous ceux qui ont combattu pour nous.

Sommaire

<i>Cartes: Le Débarquement, 6 juin</i>	14
<i>Les plages américaines</i>	16
<i>Les plages britanniques et canadiennes</i>	18
<i>Avant-propos</i>	21
<i>Prologue</i>	27

Première partie Connais ton ennemi

1. Derrière les lignes ennemies.....	37
2. Le mur de l'Atlantique.....	53
3. La météo.....	65
4. Code secret.....	83

Deuxième partie Minuit

5. Les douze coups de minuit.....	103
6. Au Q.G. allemand.....	123
7. Des parachutes sous la lune.....	139

Troisième partie

La nuit

8. Sainte-Mère-Église.....	159
9. Assaut de nuit.....	175
10. Au point du jour	197

Quatrième partie

L'aube

11. Utah Beach.....	215
12. Sur la côte	241
13. Omaha	257
14. Easy Red	273

Cinquième partie

Un pied dans la place

15. Gold	287
16. Juno.....	305
17. Des canons sur les falaises.....	321
18. La cornemuse du <i>mad bastard</i>	337

Sixième partie

Aux environs de midi

19. Impasse à Omaha	359
20. Les premières fissures	373
21. La course vers le pont.....	385

Septième partie

Après-midi

22. Le bombardement de Caen	401
23. Contre-attaque	415
24. Victoire à Omaha	431

Huitième partie

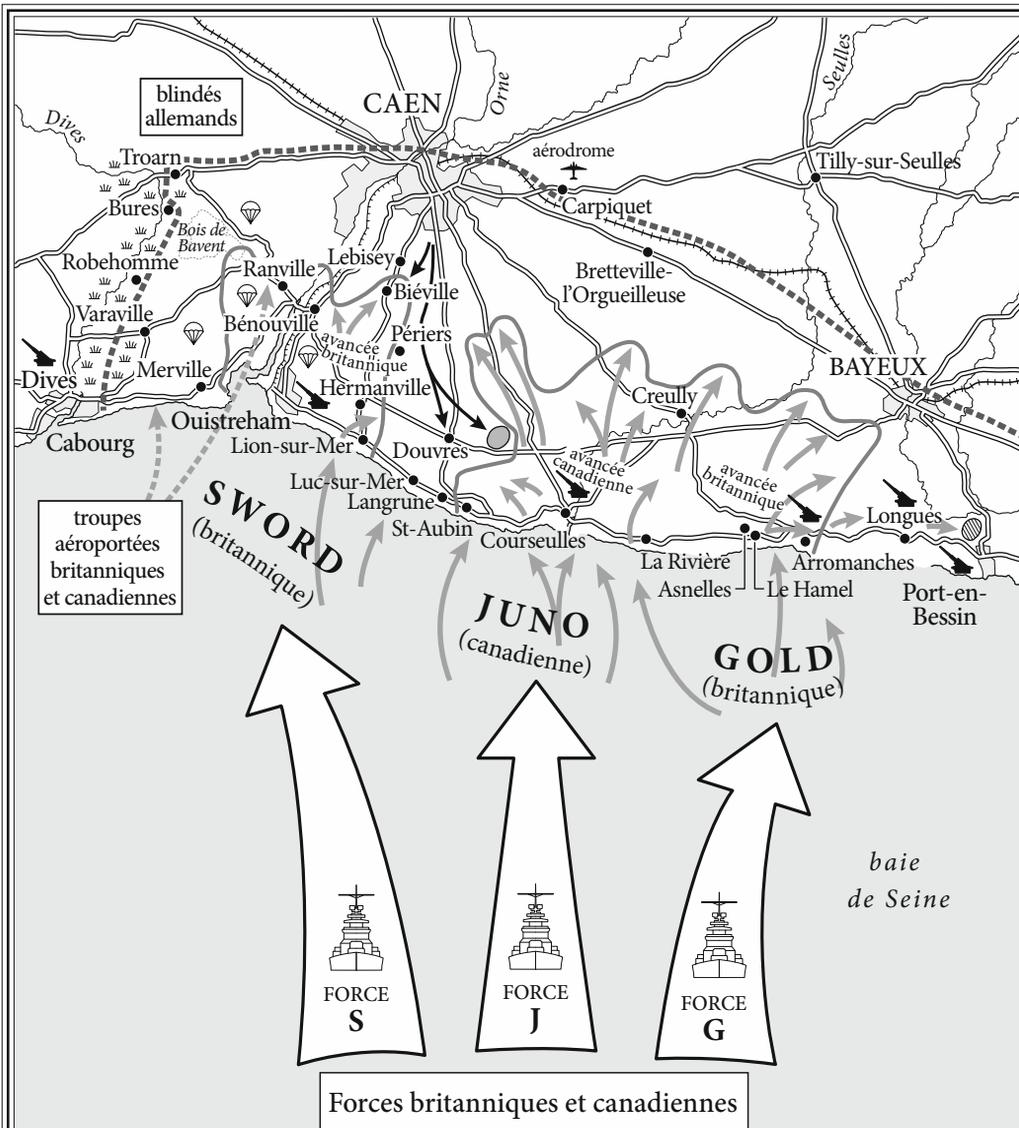
Quitte ou double

25. La conquête de l'Ouest	449
26. Les blindés en première ligne	461

27. Au seuil de la nuit.....	475
28. La nuit.....	487
<i>Épilogue</i>	497
<i>Remerciements</i>	501
<i>Crédits photographiques</i>	507
<i>Notes et sources</i>	509
<i>Bibliographie</i>	539
<i>Index</i>	545

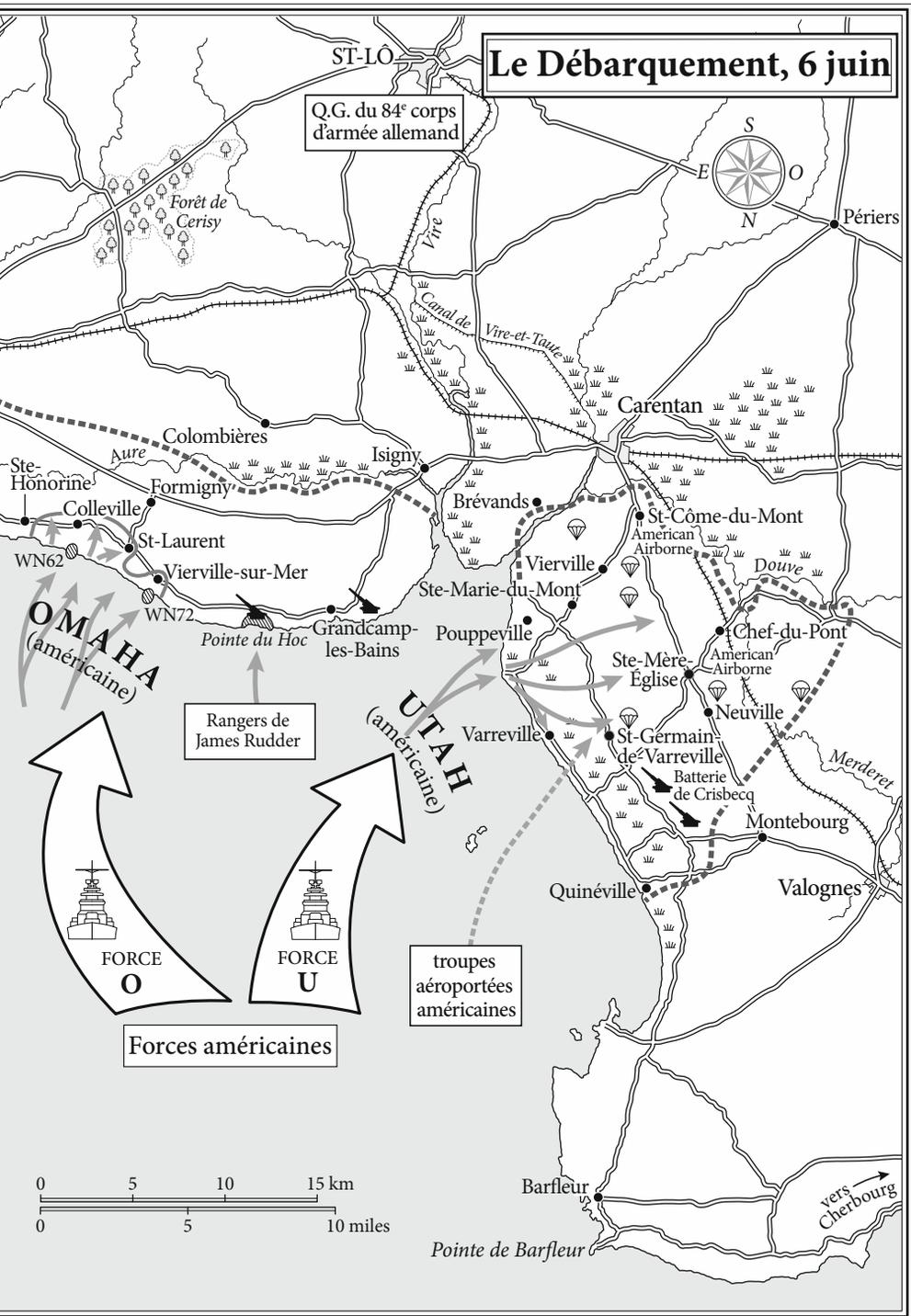
*Si je veux vous raconter la réalité de l'ouverture
du deuxième front, c'est pour vous permettre de
connaître et d'apprécier tous ceux qui, tombés
ou non, se sont battus pour vous, et que vous
sachiez l'éternelle et humble reconnaissance que
vous leur devez.*

Ernie PYLE,
correspondant de guerre



- | | |
|---|--|
| SWORD Plages du Débarquement | Tenu par les troupes allemandes à minuit le jour J |
| Premières vagues d'assaut | Contre-attaques de la 21 ^e Panzerdivision |
| Attaques par les divisions aéroportées alliées | Principales batteries allemandes |
| Tenu par les Alliés à minuit le jour J | Zones de parachutages et d'atterrissages |
| Objectifs stratégiques alliés pour minuit le jour J | Marécages et pâturages inondés |

Le Débarquement, 6 juin



Q.G. du 84^e corps d'armée allemand

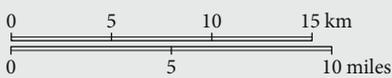
OMAHA
(américaine)

UTAH
(américaine)

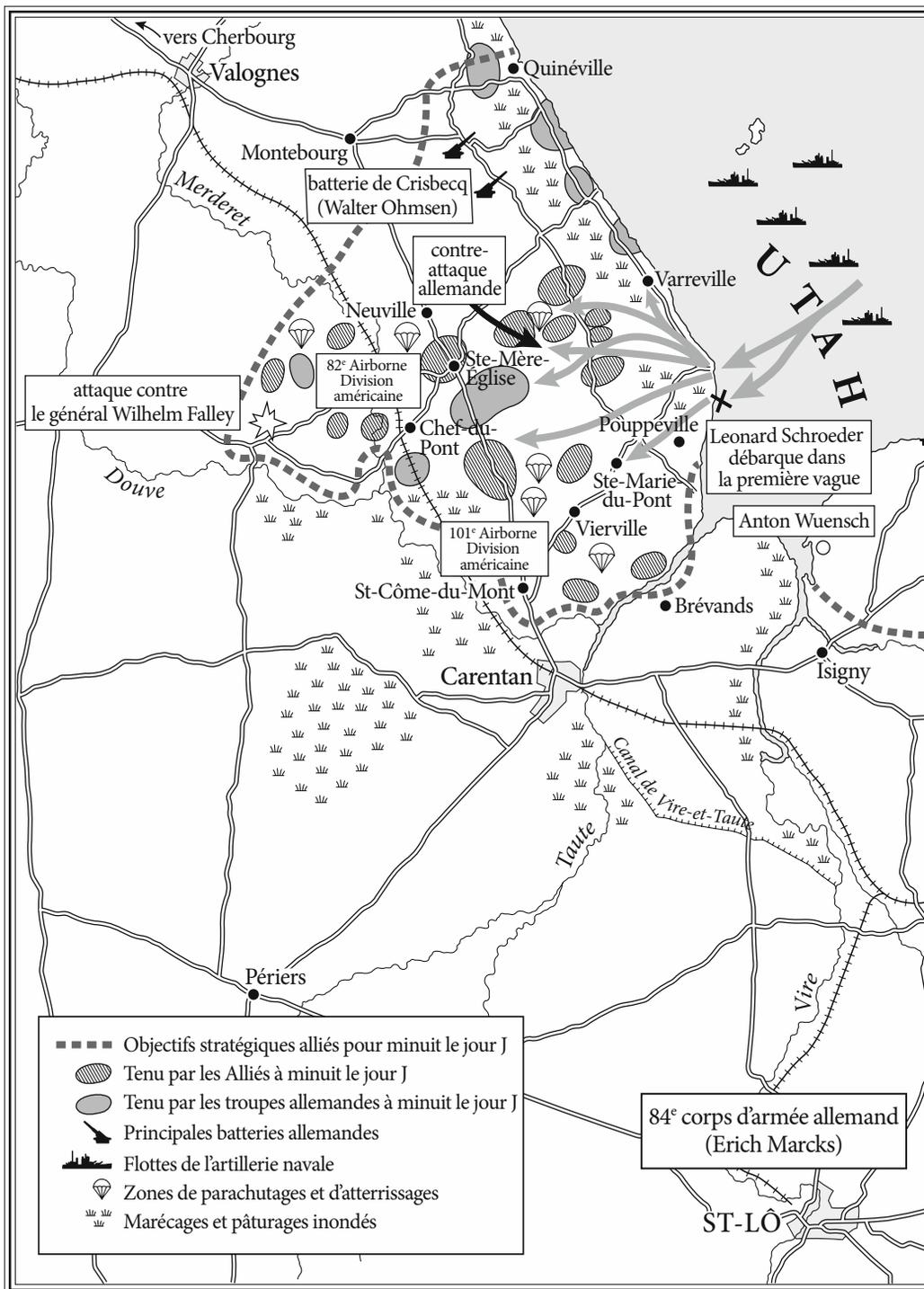
Rangers de James Rudder

troupes aéroportées américaines

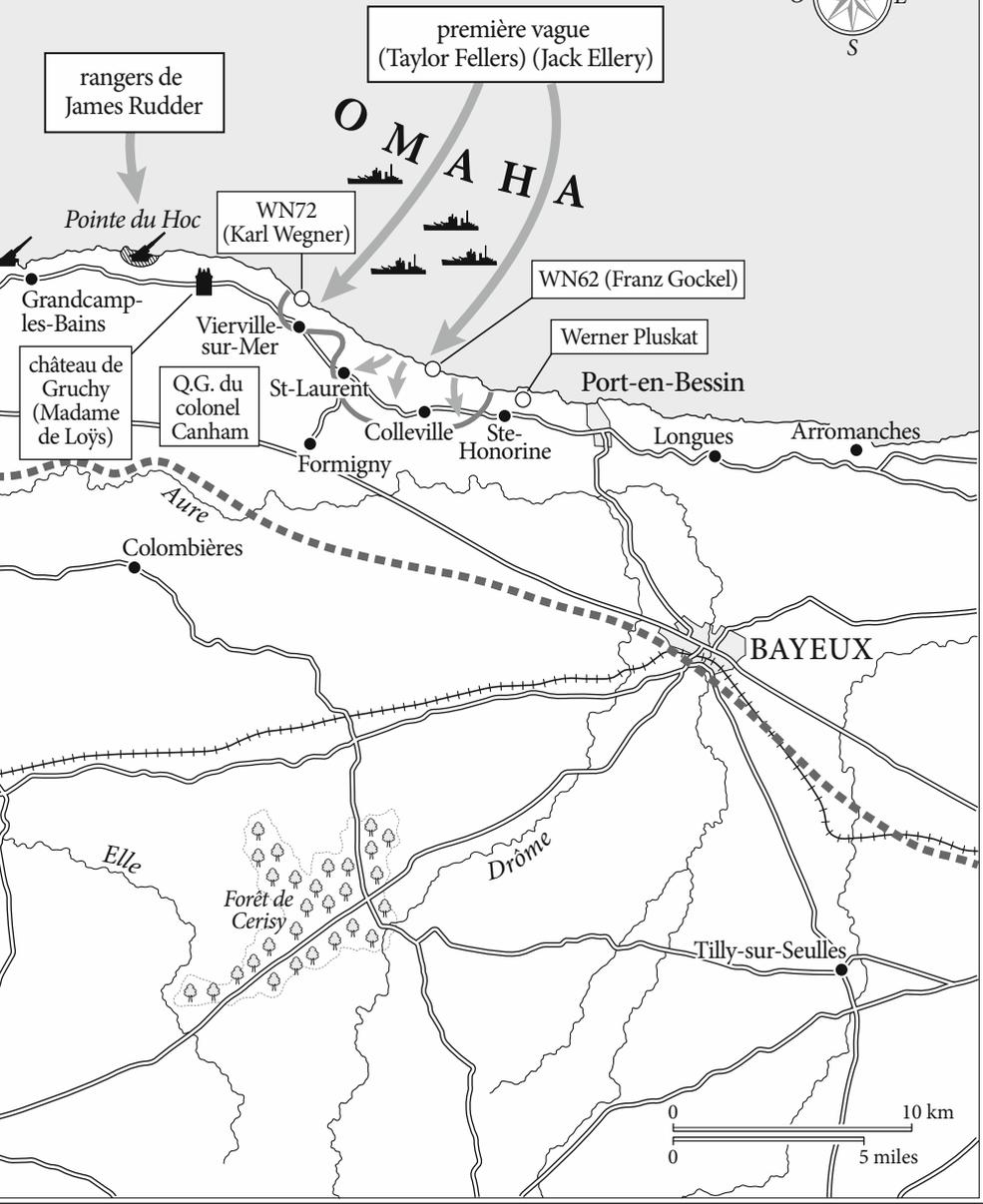
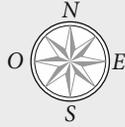
Foces américaines



vers Cherbourg



Les plages américaines





commando n° 47 de la Royal Marine
(Donald Gardner)

combattants britanniques,
dont Stanley Hollis

première vague
canadienne
(Charles & Elliot Dalton)

GOLD **JUNO**

Port-en-Bessin

Le Hamel

Asnelles

La Rivière

Bernières-sur-Mer

Longues

Arromanches

Mont Fleury

Courseulles

St-Aubin

commando n° 47
de la Royal Marine

8^e brigade
canadienne

avancée britannique avancée canadienne

BAYEUX

Esquay-sur-Seulles

Creully

Rucqueville

Bretteville-l'Orgueilleuse

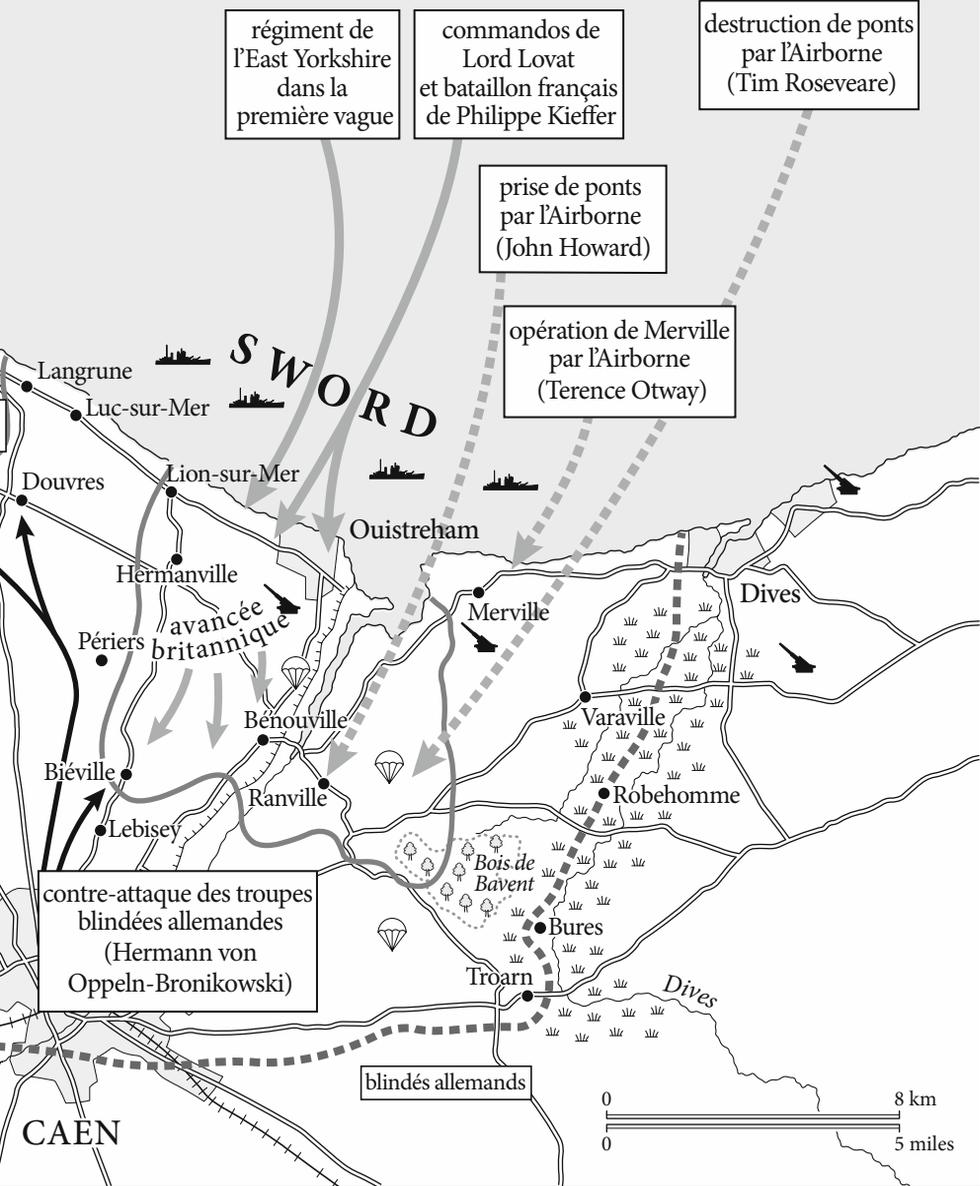
percée solitaire
d'un char canadien
(Bill McCormack)

Carpiquet

aérodrome

- Objectifs stratégiques alliés pour minuit le jour J
- ▨ Tenu par les Alliés à minuit le jour J
- Tenu par les troupes allemandes à minuit le jour J
- ☛ Principales batteries allemandes
- 🚢 Flottes de l'artillerie navale
- 📦 Zones de parachutages et d'atterrissage
- 🌊 Marécages et pâturages inondés

Les plages britanniques et canadiennes



Avant-propos

Les Alliés eurent pour objectif la libération de l'Europe occupée dès l'évacuation de Dunkerque en mai 1940, qui permit de sauver trois cent trente mille soldats acculés par l'avancée de la Wehrmacht. Les premières années de guerre leur infligèrent cependant tant de défaites sanglantes que l'idée d'une offensive passant par la Manche resta longtemps en suspens. Hitler avait beau avoir renoncé à son projet d'invasion de la Grande-Bretagne dès l'automne 1940, ses troupes en Afrique du Nord et en Russie enchaînaient les victoires.

L'hiver 1942 venu, le rapport de forces se renversa. En Russie, l'armée allemande, prise au piège à Stalingrad, allait bientôt devoir se rendre – une défaite humiliante pour la Wehrmacht. En Afrique du Nord, la 8^e armée britannique avait été victorieuse à El-Alamein. Sur le théâtre du Pacifique, les Américains – entrés en guerre après l'attaque japonaise de Pearl Harbor en décembre 1941 – gagnaient des points.

Les Alliés reprenaient aussi la main dans l'Atlantique nord, où des convois maritimes lourdement armés parvenaient enfin à couler les sous-marins allemands. À la fin du printemps 1943, l'amiral Karl Dönitz admettait avoir « perdu la bataille de l'Atlantique¹ ». C'était un échec qui coûterait cher à son pays, car la libération de l'océan permettrait d'envoyer massivement soldats américains et matériel en Grande-Bretagne.

À la conférence de Casablanca du mois de janvier de la même année, le président Franklin Roosevelt persuada avec une certaine difficulté Winston Churchill de former un état-major spécifique chargé de préparer l'invasion de la France occupée. Le lieutenant général Frederick Morgan fut placé à sa tête, et reçut une mission aussi concise que précise : « Vaincre les forces armées allemandes en Europe du Nord-Ouest². »

La décision de passer à la phase opérationnelle de cette invasion par la Manche fut actée par Churchill et Roosevelt à la conférence Trident du printemps 1943, les moyens de Morgan étant à cette époque déjà considérablement renforcés. Il fallut attendre le mois de décembre pour que le général Dwight Eisenhower soit nommé commandant en chef des forces alliées en Europe ; le général Bernard Montgomery prit la tête du 21^e groupe d'armée, rassemblement des forces terrestres destinées à envahir l'Europe. L'organisation jusque-là dirigée par Morgan fut rebaptisée SHAEF (Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force, ou Quartier général des forces alliées en Europe nord-occidentale), et installée à Norfolk House à Londres. En mars 1944, ce Q.G. déménagea à Bushy Park, dans l'ouest de la capitale anglaise, avec le poste avancé de Southwick House à Portsmouth. Plus de neuf cents personnes étaient ainsi au service d'Eisenhower.

Morgan avait envisagé à l'origine un débarquement amphibie de trois divisions, qui aurait suffi selon lui à prendre d'assaut les plages presque plates de Normandie face à des défenses côtières moins solides que celles du Pas-de-Calais. Eisenhower et Montgomery trouvant ces dispositions trop légères pour l'invasion – portant le nom de code opération Overlord –, deux divisions, ainsi qu'une composante aérienne très importante, furent ajoutées. Ils étendirent également la zone de débarquement qui couvrirait une bonne centaine de kilomètres de la côte normande entre Sainte-Mère-Église et Lion-sur-Mer.

Le jour J, quelque cent cinquante-six mille soldats devaient prendre d'assaut cinq secteurs de plages, nommés Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword. Les deux premiers étaient assignés aux Américains, Juno aux Canadiens, et Gold et Sword aux Britanniques.

L'objectif du Débarquement était ambitieux : il s'agissait d'établir une tête de pont presque continue sur cette partie de

la côte normande, interrompue seulement par une petite zone entre Utah et Omaha Beach. Cette première emprise devait s'étendre sur vingt-cinq kilomètres à l'intérieur des terres, et inclure les villes de Caen et de Bayeux.

La priorité serait en premier lieu de sécuriser le périmètre de débarquement sur les plages. Il était prévu d'envoyer d'abord les bombardiers avant l'aube afin d'anéantir les défenses côtières allemandes. Cette attaque serait suivie par celle de l'artillerie lourde navale secondée par les obus des plus petits bateaux, renforçant ainsi la puissance de feu. Après quoi, une armée de chars amphibies émergerait des flots et ferait sauter les positions restantes. Suivraient les engins spécialisés et les bulldozers blindés. Alors seulement, aux premières heures du jour, une fois des passages sûrs déblayés sur les plages, on ferait débarquer de très nombreuses troupes d'infanterie, suivies par des milliers de tonnes de matériel.

Les difficultés logistiques de l'opération étaient sans précédent. Le nombre de soldats américains stationnés en Angleterre montait à un million et demi au printemps 1944, soit vingt divisions entières. Il y avait aussi quatorze divisions britanniques, trois divisions canadiennes, une française et une polonaise. Ces soldats devaient disposer de milliers de jeeps et de véhicules blindés, ainsi que de pièces d'artillerie avec leurs obus et autres munitions. Le jour J, soixante-treize mille soldats américains débarqueraient en Normandie, ainsi que soixante-deux mille Britanniques et vingt et un mille Canadiens.

Et ce projet devait être tenu secret. Son succès dépendait d'une grande stratégie de désinformation ayant pour but de faire croire aux Allemands que le Débarquement aurait lieu dans le Pas-de-Calais. À cette fin, les Alliés montèrent l'opération Fortitude, un ensemble de leurre destinés à tromper l'ennemi, mettant en œuvre le déploiement d'armées fantômes, d'intenses échanges radio vides de sens, et une adroite utilisation des espions nazis capturés qui, une fois retournés et devenus des agents doubles, transmettaient de faux renseignements en Allemagne.

Le raid des unités spéciales sur Dieppe (août 1942), l'invasion de la Sicile (juillet 1943) et le débarquement en Italie deux mois plus tard avaient donné un avant-goût des dangers à venir. Le débarquement amphibie à Salerne s'était heurté

à une farouche résistance de la part des divisions blindées allemandes, alors que celui d'Anzio avait bien failli très mal se terminer. Or l'opération Overlord était encore plus ambitieuse, et même si on misait beaucoup sur l'attaque aérienne des défenses côtières allemandes, il n'était pas du tout certain que les bombardements, même massifs, parviendraient à détruire les bunkers de la côte.

Autre sujet d'inquiétude, les forces alliées manquaient d'expérience: beaucoup de jeunes recrues n'ayant pas encore subi l'épreuve du feu devraient être intégrées dans des unités déjà aguerries. Par ailleurs, même les soldats expérimentés étaient souvent dépourvus de la combativité des Allemands. Dans pratiquement tous les contacts avec l'ennemi – partout où les Alliés s'étaient engagés dans des affrontements à nombre égal –, la Wehrmacht avait jusque-là pris le dessus.

Les forces alliées allaient devoir affronter une impressionnante machine de guerre allemande. Malgré les coups reçus sur le front de l'Est, les soldats allemands faisaient preuve d'une bravoure extraordinaire. Leur rage de vaincre était aussi soutenue par un armement de grande qualité. Les chars Panther et Tiger alliaient la solidité à la puissance. Les Cromwell britanniques, insuffisamment blindés, et les Sherman américains n'étaient pas du même niveau technique. L'armement de l'infanterie alliée n'était pas non plus aussi efficace que celui des Allemands. La mitrailleuse MG42 de la Wehrmacht, par exemple, tirait mille deux cents coups à la minute, le double des capacités du fusil-mitrailleur Bren.

L'armée d'Hitler en France, en Belgique et aux Pays-Bas comptait cinquante divisions – environ huit cent cinquante mille hommes –, la 15^e armée étant chargée de défendre le Pas-de-Calais et la 7^e armée, la Normandie. Ensemble, elles formaient le groupe d'armées B, commandé par le feld-maréchal Erwin Rommel.

Un désaccord opposait Rommel à son supérieur, le feld-maréchal Gerd von Rundstedt (commandement Ouest), sur la stratégie à adopter dans l'éventualité d'une invasion alliée. Étant d'avis qu'il serait impossible d'empêcher le débarquement, von Rundstedt voulait tenir des divisions blindées allemandes en réserve près des côtes, prêtes à lancer la contre-offensive.

Son idée était de laisser avancer les forces alliées puis de les prendre en tenailles avec ses chars.

De son côté, Rommel pensait que la seule tactique possible serait de rejeter les envahisseurs à la mer avant même qu'ils ne quittent les plages. Il avait ainsi entrepris en janvier 1944 un programme de redoublement des défenses du littoral, passant par la consolidation des bunkers en béton, l'installation d'obstacles antichars sur les plages, et la pose de mines sous-marines aux abords immédiats de la côte. Dès le mois de juin 1944, quelque six millions de mines étaient déjà en place.

Pour parfaire ces défenses, les lieux de débarquement potentiels avaient été hérissés de pieux inclinés destinés à interdire l'atterrissage des planeurs, et les prairies basses du littoral avaient été inondées pour gêner le mouvement des troupes. Ces fortifications côtières renforcées, connues sous le nom de mur de l'Atlantique, allaient grandement compliquer l'invasion alliée.

La défense du ciel de Normandie par l'aviation allemande était confiée à la Luftflotte 3. Il s'agissait d'une flotte très mal équipée qui avait dû céder beaucoup de ses appareils à l'armée de l'air intérieure pour la défense du nord de l'Allemagne. Elle disposait encore d'un certain nombre de pilotes d'élite, mais qui devaient faire face à une aviation alliée très supérieure en nombre avec ses onze mille cinq cents appareils. Les avions alliés seraient beaucoup plus menacés par les batteries antiaériennes au sol – un point fort du mur de l'Atlantique – que par la Luftflotte 3.

Dans bien des cas, les constructions défensives de la côte avaient été réalisées par des Français dans le cadre du STO (Service du travail obligatoire), l'une des nombreuses humiliations qu'avait dû endurer la population civile normande. Depuis le début de l'occupation allemande en 1940, les Français subissaient de nombreuses violences. Un jeune mouvement de résistance s'était développé dans toute la France, et en 1944, la branche du Calvados de l'Organisation civile et militaire, qui déployait ses activités sur le littoral normand, s'occupait de récolter des renseignements sur les défenses allemandes pour la SHAEF.

La Résistance française avait aussi reçu des parachutages d'armes et d'explosifs. Il était prévu que des saboteurs entreraient en action dans les heures précédant l'invasion pour détruire les ponts, les voies ferrées et les lignes de communication stratégiques.

La date du Débarquement allié en Normandie, prévu à l'origine le 1^{er} mai 1944, dut être retardée d'un mois pour des raisons logistiques, mais en juin, tout était fin prêt. Une seule chose pouvait encore arrêter la grande opération : l'épouvantable mauvais temps anglais.

Prologue

Le vent s'était renforcé depuis midi et devenait de plus en plus violent. C'était la tempête sur la Manche et les bourrasques secouaient les arbres et arrachaient les fleurs printanières de la côte. Dans les jardins à la française de l'abbaye aux Dames, les arbustes bien taillés étaient tout ébouriffés.

L'abbaye dominait la ville de Caen depuis neuf longs siècles, un pieux monastère assis sur son pouvoir. Refuge des moniales et des religieuses, des saintes comme des pécheresses, son cloître avait vu passer bien des nonnes enveloppées de leur robe se rendant à l'office du soir. Elles avaient prié dans son église jusqu'à la Révolution, puis les cierges avaient été mouchés et les chants s'étaient éteints entre ses murs de pierre.

Au printemps 1944, l'abbaye accueillait des novices d'un tout autre genre. Eva Eifler était une recrue allemande, envoyée en France à son corps défendant, qui avait passé cet après-midi venteux de juin à guetter les nuages par une fenêtre du dernier étage. Avec sa robe sage et ses lunettes à monture ovale, on aurait pu la prendre pour une maîtresse d'école ou pour une gouvernante si elle n'avait été trop timide, ou trop jeune, pour ces emplois. À 18 ans à peine, et pas très mûre pour son âge, elle avait encore la grâce maladroite d'une enfant et un sourire gauche d'adolescente.

Fräulein Eifler avait été envoyée à Caen pour être radiotélégraphiste à la Luftwaffe. Elle était chargée d'écouter les messages, de les transcrire sur papier, puis de les faire passer à la section du décodage. Son travail exigeait une intense concentration. « Rien ne devait me distraire. » On le lui avait maintes fois répété. « Deux secondes d'inattention, la moindre perturbation, et je pouvais rater le début d'un message. » Une seule erreur, une lettre manquée, et elle risquait d'envoyer un pilote de la Luftwaffe à la mort.

Si elle observait aussi attentivement le ciel en cet après-midi du lundi 5 juin 1944, c'était pour le plaisir de voir de plus en plus de nuages noirs s'amonceler à l'ouest. Il y aurait peu de trafic aérien ce soir-là, et donc moins de travail pour elle. Cela n'arrivait pas si souvent, et comme elle était d'équipe de nuit depuis presque un mois, elle était exténuée. Elle était loin de se douter que des événements indépendants de sa volonté allaient mettre son monde à l'envers.

La vie d'Eva avait été bouleversée de la plus désagréable des manières l'année précédente quand, arrivée à l'âge de s'engager dans le Service du travail obligatoire du Reich, elle avait dû interrompre brutalement ses études. Alors qu'elle n'avait encore que 17 ans, elle avait été envoyée en formation dans la ville portuaire de Dantzig où elle avait appris à transmettre des messages militaires en morse. Une fois cet art maîtrisé, elle avait reçu l'ordre de faire sa valise pour aller servir en France – où elle commencerait une nouvelle vie au service de la Luftwaffe en bonne citoyenne de l'État nazi.

Désolée de laisser ses frères et sœurs et d'être arrachée à sa famille, elle avouait avoir été « très inquiète de quitter pour la première fois [s]es parents ». Elle aurait donné cher pour rester chez elle, seulement on ne lui demandait pas son avis. Après de trop brefs adieux, elle avait été emportée dans un monde où les liens amicaux et familiaux ne comptaient plus. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

Elle avait pourtant de la compagnie. À l'abbaye aux Dames, elle logeait avec quatre autres jeunes filles enrôlées comme elle dans la Luftwaffe. Les cinq adolescentes passaient beaucoup de temps ensemble, plus par solidarité que par amitié, car il était dangereux de se promener seule dans une ville à

la population ouvertement hostile. Ces demoiselles tâchaient d'éviter « d'avoir le moindre contact avec les civils », de peur de se le voir reprocher. La seule exception était la fille d'un boulanger, très gentille, qui leur apportait « des biscuits au chocolat en forme de bateau ».

En d'autres temps, la vie dans cette magnifique abbaye aux Dames aurait pu être agréable : il était bien beau, ce couvent bénédictin fondé par Mathilde de Flandre. Au printemps, les vitraux baignés de soleil jetaient de joyeuses couleurs dansantes sur les murs et les sols. Les filles auraient préféré rester travailler là, mais elles devaient s'enterrer dans un bunker connu sous le nom de R618, enfoui sous la place Gambetta au centre-ville. La lettre R était l'initiale de *Regelbau* – nom des constructions standard en béton armé fabriquées par centaines sur le même modèle. Pratiquement indestructible et très sûr, le P.C. de Caen était l'un des principaux centres de télécommunication de la Luftwaffe.

L'endroit était particulièrement sinistre, et la jeune Eva s'y sentait fort mal. « L'air était confiné et humide, la lumière artificielle, et la fatigue accumulée de la nuit me piquait les yeux. Je détestais cette pièce, ce château fort où l'on m'obligeait à passer l'essentiel de ma vie et où j'étais devenue une sorte d'automate. » Le régime nazi « me volait ma jeunesse », lui arrivait-il de penser. Elle avait quand même eu un petit plaisir : un bref voyage à Paris « sévèrement chaperonné » qu'elle avait eu besoin d'effectuer pour donner ses lunettes à réparer. Elle en avait profité pour s'offrir un déshabillé rose avec ses économies gagnées à la sueur de son front, qu'elle destinait à sa nuit de nocce. Un peu curieux quand on sait qu'elle n'avait ni fiancé ni admirateur, mais cela ne l'empêcha pas d'être ravie de sa petite folie. Jusque-là, ses interactions avec le sexe opposé se réduisaient à l'insistance importune de jeunes soldats mal dégrossis qui traînaient autour de son bureau au bunker en faisant de grasses plaisanteries.

La soirée du lundi 5 juin commença comme toutes les autres. Vers 19 heures, Fräulein Eifler enfila son uniforme gris-bleu de la Luftwaffe, orné d'un écusson en forme d'éclair en haut de la manche. Peu après, elle partit à pied au travail en compagnie de ses camarades, descendant de l'abbaye aux Dames à la place Gambetta.

Elles commençaient leur service à 20 heures précises. «Chacune avait donc pris place devant son poste de travail», comme elle le raconte, devant un tableau de liaison relié au port de Cherbourg. Fraülein Eifler mit son casque sur ses oreilles, et transcrivit un premier message provenant d'une des stations disséminées un peu partout en Normandie. Elle ne pouvait pas en comprendre le contenu, car il s'agissait, dit-elle, de «suites de lettres et de chiffres interminables – A-C-X-L-5-O-W... – qui n'avaient pour moi aucun sens». Dès qu'un message était transcrit, elle le tendait à un officier qui l'emmenait dans une pièce attenante pour le donner à décoder.

La soirée était particulièrement tranquille. Le vent se renforçait, et on informa les jeunes filles que «rien d'anormal n'était ni attendu ni signalé». Mais à l'approche de minuit, Eva remarqua soudain une accélération. «Le mouvement, soudain, se précipitait.» Un sentiment d'urgence la gagna. Les messages tombaient de plus en plus vite. Il finit par en arriver un toutes les quelques secondes. Puis à précisément 1 heure du matin, «tout se bouscula».

Les dépêches venant de la zone du littoral se succédaient à une allure stupéfiante. Certaines arrivaient de la péninsule du Cotentin. D'autres de la campagne à l'est de Caen. Il y en avait de l'Orne, de Dives et de Sainte-Mère-Église. «Je notais de plus en plus vite, une main derrière moi saisissait aussitôt la fiche», raconte-t-elle. Elle n'avait ni le temps de tourner la tête, ni de demander un café. «J'étais clouée à ma table, devant des alphabets dans le désordre.»

Elle ne savait plus ni quelle heure il était ni depuis combien de temps elle était à son poste, comprenant seulement que quelque chose d'important se passait – «Je le sentais» – mais elle ne savait pas quoi. «Tendue sur ma chaise, les écouteurs sur les oreilles, j'écrivais; j'écrivais comme une démente; j'écrivais à en avoir mal au poignet.»

Au petit matin, alors qu'elle était prête à tomber d'épuisement, elle sentit une main se poser sur son épaule. C'était un soldat de la marine qui venait la relever. Sa nuit de travail était enfin terminée.

– Que se passe-t-il? demanda-t-elle. Y a-t-il quelque chose de grave?

– Quelque chose de très grave, confirma-t-il en détachant les mots, puis il s’assit sans rien ajouter en mettant le casque sur ses oreilles, commençant aussitôt à noter un message.

Épuisée par ses longues heures de labeur, Eva avait mal aux mains et à la nuque. Elle vit que ses quatre camarades éprouvaient la même fatigue. Elles avaient toutes «le regard aussi hagard et angoissé».

Elles coururent toutes les cinq dans la salle du Q.G. Ce fut alors qu’elles comprirent avec stupéfaction ce qui se passait. Un spectacle incroyable les accueillait. «Sur un mur, une immense carte de toute la côte française de la Manche était piquée de petits insignes et drapeaux de différentes couleurs» – il y en avait des centaines. Les drapeaux représentaient les points où des parachutistes avaient sauté en Normandie. Les messages transcrits par Fräulein Eifler étaient les premiers rapports sur le Débarquement allié.

Se déplaçant devant la carte, un soldat ajoutait ou déplaçait des drapeaux en fonction des dépêches. De nouveaux renseignements s’accumulaient sans cesse. Eva décrit une atmosphère froide et lugubre. «Les regards étaient tendus; les gestes rapides, bousculés. Mais personne ne criait.» Des officiers supérieurs étaient arrivés pendant la nuit et la pièce s’était remplie de gradés, d’hommes guindés dans leur uniforme nazi. Il y avait même un ou deux généraux. Elle n’avait jamais vu autant de beau linge.

Voyant cette carte, elle fut prise d’une immense frayeur. Le jour tant redouté était arrivé. C’était l’*Invasionstag*, l’événement auquel tout le monde se préparait depuis si longtemps. Jamais elle n’aurait cru être parmi les premiers informés du début des opérations et des sauts de parachutistes en France occupée.

Elle s’attarda quelques minutes devant la carte, s’efforçant d’absorber l’énormité de la situation, puis elle rentra avec ses amies à l’abbaye aux Dames. «On essayait de se rassurer, mais nous n’avions que des questions sans réponse.» Un ciel noir et menaçant pesait sur elles, et l’eau dévalait dans les gouttières. Eva avait le ventre noué et se sentait «abasourdie et anxieuse¹».

Elle s’inquiétait pour elle, pour sa famille, et se demandait avec angoisse de quoi le lendemain serait fait.

Première partie

Connais ton ennemi

L'opération Overlord avait été planifiée dans ses moindres détails, minute par minute. Le succès du Débarquement allait pourtant dépendre aussi de l'exactitude des reconnaissances de terrain, de la météo, et de la mobilisation des défenses allemandes. Grâce à ses survols réguliers, la Royal Air Force en savait long sur les dispositifs défensifs de la côte, mais des missions commandos clandestines durent être envoyées sur les plages de Normandie pour récolter des renseignements plus détaillés.

La Résistance française joua un rôle important dans l'actualisation des informations sur les fortifications côtières et les mouvements de troupes. Grâce à des postes émetteurs clandestins, la section du Calvados de l'Organisation civile et militaire transmettait ses observations directement aux stratèges du SHAEF en Angleterre.

Les réseaux de résistance, appelés « *circuits* » en anglais, guettaient les messages codés diffusés par Radio Londres qui devaient leur annoncer l'approche du Débarquement et le début des opérations de sabotage.

Les forces allemandes en Normandie – la 7^e armée – faisaient partie du groupe d'armées B, commandé par le feld-maréchal

Erwin Rommel. Son mur de l'Atlantique récemment renforcé était en grande partie tenu par des soldats d'une loyauté toute relative : des appelés et les *Osttruppen* (soldats enrôlés dans les territoires soviétiques occupés). La 21^e Panzerdivision était aussi sous le commandement de Rommel, mais deux autres divisions blindées sur lesquelles il comptait en renfort ne pourraient intervenir que sur ordre d'Hitler.



Le maréchal Rommel inspectant les défenses de la côte normande.
Il l'avait prédit: «C'est ici que les Alliés vont débarquer.»

1

Derrière les lignes ennemies

George Lane aimait le risque. Il vivait sa vie comme une partie de poker, avec des nerfs d'acier et beaucoup d'audace, sans craindre de jouer le tout pour le tout.

Son attrait pour le danger l'avait conduit à entrer dans les commandos. De même, il s'était porté volontaire pour une mission secrète excessivement dangereuse, l'opération Tarbrush. La deuxième semaine de mai 1944, Lane devait pénétrer de nuit en France occupée, à la rame dans un canot pneumatique noir, pour aller voir de plus près un nouveau type de mine que les Allemands étaient en train d'installer sur les plages normandes.

Lane était presque une caricature d'aventurier anglais. Le chic campagnard de son costume en tweed n'aurait pas dénoté dans une grande chasse écossaise. Il avait les cheveux gominés à la Cary Grant, séparés par une raie bien droite. Toute ressemblance s'arrêtait là. Aucun acteur n'aurait pu contrefaire la dureté de son regard et sa détermination. Lane raconta plus tard ses hauts faits d'armes dans un anglais tellement parfait qu'on aurait presque pu croire son accent artificiel. On n'aurait pas été très loin du compte : il était en réalité hongrois – de son vrai nom Dyuri Lanyi – et avait d'ailleurs joué dans l'équipe hongroise de water-polo au début de sa jeunesse.

Arrivé en Grande-Bretagne près de dix ans plus tôt, il s'était engagé chez les Grenadier Guards dès le début de la guerre,

mais ses origines, qu'il ne cachait pas encore, lui avaient aussi valu un ordre d'expulsion du Home Office. Il n'avait été sauvé *in extremis* que grâce aux démarches de relations haut placées.

« Totalement anglais dans ses vues et sa mentalité », affirmait avec conviction son protecteur, Albert Baillie, le doyen de la chapelle Saint-Georges à Windsor, ajoutant que Lane avait « le génie de bien s'entendre avec tout le monde¹ ». Un talent qui devait lui rendre de fiers services au cours des semaines précédant le jour J.

Il aurait pu être dégoûté de la cause alliée en raison du peu d'égards des fonctionnaires de Whitehall, mais au contraire, têtu de nature, il persista. Il s'engagea en 1943 dans la X-Troop, une unité des forces spéciales britanniques composée d'étrangers venant des pays occupés par les nazis.

Une fois accepté dans cette compagnie d'élite polyglotte, il reçut une fausse identité et une couverture pour rendre compte de sa vie passée. Il put ainsi choisir un pseudonyme. Il prit d'abord Smith pour la bonne raison que c'était le nom le plus anglais auquel il pouvait penser. « Ne faites pas le con, protesta Bryan Hilton-Jones, le coriace commandant de la X-Troop. Vous n'arrivez même pas à prononcer ça correctement². » C'était un peu injuste, car l'anglais de Lanyi était un modèle du genre – mais Hilton-Jones ne pouvait se permettre de courir aucun risque. Il lui proposa de prendre plutôt Lane (version anglicisée de Lanyi) et de se faire passer pour un Gallois, ce qui permettrait d'expliquer les inflexions rocailleuses susceptibles de lui échapper parfois.

Au cours de la deuxième semaine du mois de mai 1944, Lane fut briefé en détail sur sa mission. Hilton-Jones lui apprit qu'une nouvelle sorte de mine allemande avait été détectée lors d'un raid de la RAF. Une série d'explosions spectaculaires avaient été provoquées par une bombe qu'un Spitfire avait larguée par erreur à marée haute sur une plage du nord de la France. Par chance, le phénomène avait été saisi par la caméra de reconnaissance, ce qui avait permis aux spécialistes de l'étudier. Ils en avaient déduit que les nazis avaient mis au point « une mine encore inconnue³ » dont les détonations se propageaient en ligne le long de l'estran. L'image du film était trop mauvaise pour révéler son mécanisme, mais il était

clair qu'une telle arme présentait un grave danger pour le Débarquement allié.

La seule façon d'en savoir plus, avait estimé Hilton-Jones, serait d'envoyer des hommes à terre. Il avait alors mis au point une expédition clandestine qui allait demander de l'adresse, du courage et même un total mépris du danger.

Le plan était le suivant: Lane et trois camarades traverseraient la Manche à bord d'une vedette lance-torpilles très rapide, et accosteraient à la rame à bord d'un petit canot noir. Une fois à terre, deux hommes resteraient près de l'annexe tandis que les deux autres se glisseraient en haut de la plage, photographieraient la mine avec un appareil infrarouge, puis s'éclipseraient en toute hâte. Si tout se passait bien, ils seraient de retour en Angleterre à temps pour le petit déjeuner.

Il y avait bien sûr la possibilité que la mission tourne mal. Dans ce cas, les conséquences seraient tragiques car l'ordre Commando d'Hitler stipulait l'exécution de tous les combattants irréguliers capturés. Il y avait là déjà largement de quoi s'inquiéter, mais avant d'être abattus, Lane et ses camarades risquaient très vraisemblablement d'être torturés par la Gestapo qui voulait à toute force découvrir où les Alliés comptaient débarquer.

Il aurait certainement été plus sage d'y réfléchir à deux fois avant d'accepter de se lancer dans une mission aussi dangereuse, mais Lane donna sa réponse avec la même rapidité que le jour où Hilton-Jones lui avait demandé s'il voulait intégrer les commandos: «Et comment donc⁴!»

L'opération Tarbrush était programmée pour le 17 mai, une nuit de nouvelle lune qui promettait d'être particulièrement sombre. Lane choisit comme coéquipier un sapeur du nom de Roy Wooldridge pour l'aider à photographier les mines, tandis que le sergent Bluff et le caporal King monteraient la garde près du canot. Les quatre hommes étaient des braves parfaitement entraînés. Ils ne doutaient pas un instant de réussir leur mission.

L'équipée commença très bien. Les hommes traversèrent la Manche à bord de la vedette lance-torpilles puis montèrent dans le canot pneumatique noir. Ils abordèrent à la rame sans être vus à exactement 1 h 40. Le temps était très favorable:

il pleuvait des cordes, et un vent de mer violent projetait une écume glacée sur le sable. Pour les patrouilles allemandes qui surveillaient la côte, la visibilité était nulle.

Les quatre hommes se séparèrent comme prévu. Bluff et King restèrent au canot, tandis que Lane et Wooldridge rampaient dans le sable mouillé. Ils trouvèrent les nouvelles mines à quelques centaines de mètres plus loin sur la plage, et Lane sortit son appareil photo infrarouge. Mais au moment où il prenait son premier cliché, l'appareil émit un flash brillant. La réaction fut immédiate. « Un appel en allemand retentit et dans les dix secondes, il fut suivi par un cri semblable à celui d'un homme qu'on égorge⁵. » Peu après, trois coups de feu éclatèrent sur la plage.

Ce fut le signal d'un feu d'artifice grandiose. Les Allemands firent partir des Star shells et des Very lights (deux types de fusées éclairantes) pour illuminer la plage, puis se mirent à tirer à l'aveuglette dans la pluie battante, n'arrivant pas à voir où se cachaient les intrus.

Lane et Wooldridge s'enfonçaient de leur mieux dans le sable pour éviter les balles, mais ils étaient totalement exposés, au beau milieu des tirs croisés. Deux patrouilles ennemies avaient en effet ouvert le feu, et il devint vite clair qu'elles se tiraient l'une sur l'autre. « Nous en aurions peut-être ri, nota Lane par la suite, si nous avions été dans une position un peu moins précaire⁶. »

Il était près de 3 heures du matin quand les tirs cessèrent enfin et que les projecteurs allemands s'éteignirent. Le sergent Bluff et le caporal King, convaincus que Lane et Wooldridge étaient morts, avaient tout de même laissé le canot à leurs malheureux camarades au cas où, et avaient entrepris la longue et épuisante traversée à la nage jusqu'à la vedette. Après un long effort, ils grimpèrent à bord, dégoulinants et complètement gelés, et furent ramenés en Angleterre. Ils auraient finalement leurs œufs au bacon.

Le petit déjeuner de George Lane et Roy Wooldridge promettait d'être nettement moins agréable. Ils lancèrent des signaux vers la mer dans l'espoir d'attirer l'attention de la vedette, puis allumèrent une lumière rouge continue, mais sans plus de résultat. En rampant au bord de l'eau, se demandant

que faire, ils tombèrent sur le canot. Lane regarda sa montre. Il ne restait qu'une heure avant l'aube, ce qui leur laissait très peu de temps pour fuir, d'autant plus que la tempête se déchaînait, formant des creux énormes. Des conditions loin d'être idéales pour traverser la Manche dans une embarcation pas plus grande qu'une baignoire.

« Grelottant dans nos vêtements mouillés, nous tâchions de nous remonter le moral en nous disant qu'on nous enverrait peut-être un hydravion Catalina pour nous récupérer. » Dégoûté, Wooldridge remarqua qu'il allait manquer sa lune de miel. Lane ne put que rire de l'absurdité de la situation. « Et il était là, le pauvre idiot, avec moi dans un canot. »

Leur espoir d'être sauvés par un hydravion prit un fameux coup dans l'aile juste avant l'aube. Alors que Cayeux-sur-Mer s'éloignait, Lane remarqua soudain un point sur la mer, qui grandissait à vue d'œil. Une vedette allemande approchait à toute vitesse. Ils jetèrent aussitôt leur équipement le plus compromettant par-dessus bord, en commençant par l'appareil photo, mais gardèrent leurs pistolets et leurs munitions. Lane envisageait un plan d'action très culotté : « Bondir hors du canot en tirant, désarmer l'équipage, et s'emparer du bateau⁷. » Leurs poursuivants allemands ne s'arrêtèrent pas mais décrivèrent des cercles autour de leur canot. Voyant cela, Lane comprit qu'ils n'avaient aucune chance de s'en tirer. « Quatre ou cinq mitraillettes Schmeisser nous menaçaient. » Les deux hommes jetèrent leurs pistolets à la mer. Puis « avec un geste assez théâtral, nous avons mis les mains en l'air⁸ ».

Ils furent aussitôt arrêtés et ramenés à Cayeux-sur-Mer, les Allemands empruntant avec précaution un chemin tortueux dans la marée montante. Lane eut une belle frousse rétrospective en comprenant qu'ils étaient passés à la rame sur un gigantesque champ de mines. « Nous avons eu une veine incroyable de nous en sortir sans être pulvérisés. »

Les deux hommes se savaient presque certainement condamnés. On les sépara dès l'arrivée, et Lane fut poussé dans une cave sans soupirail, « très humide et très froide ». Ses vêtements étaient trempés et il claquait des dents. Il avait aussi besoin de s'alimenter car il n'avait rien avalé depuis son départ d'Angleterre.

Il reçut bientôt la visite d'un agent de la Gestapo. «Vous savez sûrement, lui dit ce dernier, que nous allons être dans l'obligation de vous fusiller parce que vous êtes de toute évidence un saboteur et que nous avons reçu l'ordre strict de tuer tous les saboteurs et les membres des commandos.» Lane tenta de lui tenir tête et de le persuader que ce serait une très mauvaise chose de les supprimer. L'homme de la Gestapo se contenta de froncer les sourcils. «Qu'étiez-vous en train de faire?»

Pendant qu'ils étaient en mer, Lane et Wooldridge avaient arraché de leur treillis leurs badges des commandos parachutistes, sachant que cela conduirait fatalement à leur exécution. Ils avaient aussi échafaudé une histoire pour expliquer leur présence dans le canot. Ces précautions ne leur furent d'aucune utilité. L'interrogateur allemand examina le treillis de Lane et lui dit qu'il «voyait où les badges s'étaient trouvés». Lane eut alors vraiment peur pour la première fois. «Ils savaient que nous faisons partie des commandos.»

La situation devint encore plus pénible quand les agents de la Gestapo lui demandèrent des informations sur le Débarquement allié qui, ils s'en doutaient, allait être lancé d'un jour à l'autre. «Ils me menaçaient et je répétais: "Je suis désolé, mais je ne peux rien vous dire d'important parce que je ne sais rien d'important⁹."» On lui refusa eau et nourriture – le prix à payer pour son refus de parler – et l'interrogatoire devint vraiment musclé. L'épreuve ne prit fin qu'à la nuit tombée. Les deux hommes furent encore enfermés séparément dans des caves et se préparèrent à passer une nuit blanche.

Lane, qui avait été entraîné à la guerre psychologique, parvint à garder des objectifs clairs. Le jour J étant si proche, il fallait à tout prix réussir à s'évader. Il tâtonna autour de lui pour se repérer dans le noir, et découvrit que le tuyau de poêle était retenu au mur par un morceau de fil de fer. Il parvint à le récupérer, lui donna une forme de crochet et l'inséra dans la serrure de sa cellule. Après quelques manipulations, il entendit un déclic, et la porte s'ouvrit. Les commandos n'avaient pas volé leur réputation de corps d'élite.

Le couloir était plongé dans l'obscurité. Lane avança en se guidant le long des murs, mais il trébucha sur une sentinelle allemande allongée sur le sol. «Retournez dans votre

cellule! aboya le garde. Il y a une autre sentinelle au bout du couloir¹⁰.» Ainsi, sa tentative d'évasion prit fin presque avant d'avoir commencé.

Lane, qui savait pourtant très bien gérer la pression, eut la peur de sa vie quand la porte de sa cellule fut ouverte à l'aube par un médecin en blouse blanche. «Je me suis dit, mon Dieu, qu'est-ce qui va se passer?» On lui mit un bandeau sur les yeux et on lui attacha les mains dans le dos, et Wooldridge subit le même sort. On les fit monter tous les deux dans une voiture qui partit dans un ronflement de moteur. Lane demanda où on les emmenait, mais ne reçut pas de réponse.

«En m'adossant à la banquette, je me suis aperçu que le bandeau avait été noué si fort que je pouvais voir par-dessous le tissu de chaque côté de l'arête de mon nez¹¹.» Contrairement aux précautions prises en Angleterre, les Allemands n'avaient pas enlevé les panneaux routiers, ce qui permit à Lane de voir le nom des villages qu'ils traversaient. «Peu avant d'arriver à destination, j'ai pu voir un panneau qui disait: La Petite Roche-Guyon¹².»

Il se dit que c'était la fin du voyage, qu'on allait le faire descendre de la voiture pour l'abattre.

La voiture militaire allemande s'arrêta dans l'allée privée d'une propriété, les portes furent ouvertes et le bandeau enlevé des yeux de Lane par un garde. En recouvrant la vue, il fut saisi d'étonnement. «Mon Dieu! souffla-t-il. Quel endroit étrange! C'est incroyable¹³!» Ils étaient devant un château fort accroché au pied d'une falaise, ancienne forteresse médiévale que ses propriétaires, au siècle des Lumières, avaient convertie en un élégant palais du XVIII^e siècle. Sur le promontoire crayeux qui se dressait à l'arrière, trônait la tour du donjon médiéval, tandis que le château lui-même était entouré d'épais remparts. Le château de La Roche-Guyon appartenait à la famille de La Rochefoucauld depuis des générations, et nichait là sa splendeur depuis le règne de Louis XIV, le Roi-Soleil. L'ajout d'une façade en pierres de taille avait considérablement adouci son austérité, mais les barbelés et les bunkers en béton montraient bien que les lieux avaient retrouvé leur destination militaire.

Lane et Wooldridge n'eurent guère le temps d'en admirer l'architecture. Ils furent conduits à l'intérieur, poussés à travers

le hall d'entrée, puis placés dans des pièces séparées. Alors que Lane pensait être arrivé au bout de ses surprises, un garde vint lui apporter une tasse de thé bien chaud.

La pièce dans laquelle on l'avait fait entrer n'ayant pas été fermée à clé, il fit tourner la poignée et jeta un coup d'œil à l'extérieur. « Il y avait là un chien » – un berger allemand – « qui avait l'air particulièrement méchant. » Il se mit à gronder et fut retenu par le garde. « Alors je me suis dit que j'avais intérêt à me tenir tranquille¹⁴. »

Lane ne savait toujours pas pourquoi il avait été amené dans ce château, mais il l'apprit vite. « Au bout d'un petit moment, un officier très élégant entra et, à mon immense surprise, me serra la main. » L'homme parlait anglais d'un ton tranchant comme un couteau. « Comment se passe la vie en Angleterre ? demanda-t-il. Il fait toujours très beau à cette époque de l'année, n'est-ce pas¹⁵ ? » Lane n'en revenait pas : il avait l'impression de se trouver dans le monde étrange d'*Alice au pays des merveilles*. Mais il avait une préoccupation plus pressante : il avait très faim. Il dit à l'officier qu'il n'avait rien mangé depuis près de quarante-huit heures. L'Allemand lui présenta de plates excuses et demanda qu'on lui serve immédiatement des sandwiches au poulet et du café. « Formidable », songea Lane dont le moral remonta en flèche.

Pendant qu'il se sustentait, l'officier lui dit : « Savez-vous que vous allez rencontrer quelqu'un de très important ? »

Lane attendit la suite : rien ne pouvait plus l'étonner.

« Je veux recevoir l'assurance que vous allez vous conduire avec dignité », ajouta l'Allemand.

Lane rétorqua vertement : « Je suis un officier et un gentleman, il est inconcevable que je me conduise autrement. » Tout de même un peu curieux, il ajouta : « Qui vais-je rencontrer ? »

L'officier se mit presque au garde-à-vous et répondit d'une voix martiale : « Vous allez voir Son Excellence le feld-maréchal Rommel. »

Lane fut stupéfait. Rommel, surnommé le *Wüstenfuchs*, c'est-à-dire le Renard du désert, était l'un des plus grands dignitaires du Troisième Reich. Un des plus hauts gradés, réputé invincible, qui avait enchaîné les victoires en Afrique du Nord avant de se retrouver face à son ennemi juré, le général Montgomery. Vaincu dans les sables brûlants du désert,

mais toujours idolâtré par ses troupes, il avait été décoré par le Führer de la plus enviée des distinctions militaires, la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne, glaives et brillants. Même si certains murmuraient que son heure de gloire était passée, il avait reçu le commandement du groupe d'armées B, chargé de défendre les côtes du nord de la France. Le château de La Roche-Guyon était son Q.G. opérationnel.

«J'en suis ravi, dit Lane à l'officier, car nous avons une grande admiration pour lui dans l'armée britannique¹⁶.» Rommel s'était en effet forgé une excellente réputation lors de la campagne d'Afrique du Nord, où il avait combattu avec honneur et habileté.

Lane fut tellement enthousiasmé par la perspective de rencontrer Rommel, qu'il en oublia sa peur bien légitime d'être exécuté. Il était très curieux de se retrouver face à l'homme dont la mission était de faire échouer le Débarquement allié en France.

L'officier lui conseilla de se rendre présentable dès qu'il aurait terminé ses sandwiches. Lane ne niait pas qu'il était «plutôt crasseux», mais il fut tout de même très étonné qu'on lui fournisse une lime pour se récurer les ongles. Une fois sa manucure terminée, on le conduisit par les couloirs du château jusqu'à la bibliothèque. C'était là que le feld-maréchal Rommel allait le recevoir.

Le décor somptueux fit grande impression sur Lane. La famille de La Rochefoucauld vivait dans un environnement magnifique, au milieu de trésors acquis (ou pillés) au cours des siècles par une succession de comtes et de ducs aux visages austères. Ce n'était que tapisseries des Gobelins et trophées de chasse, tandis que dans la galerie des portraits s'alignaient les illustres seigneurs des temps jadis. Parmi eux, le rondouillard duc François de La Rochefoucauld – auteur des célèbres *Maximes* – dévisageait les visiteurs à travers des couches de vernis noircies de fumée.

Dès qu'il passa la porte de la grande bibliothèque, Lane eut le regard attiré par un homme assis devant un secrétaire à l'autre bout de la pièce. C'était le feld-maréchal Rommel, expression glaciale et menton creusé par un sillon profond. Sa légendaire impatience marquait profondément ses traits.

Lane avait entendu dire que Rommel aimait mettre ses visiteurs mal à l'aise en les faisant « déambuler avec lui sur toute la longueur de la pièce », une forme subtile de torture psychologique qui lui permettait d'imposer sa haute stature et de diminuer l'autre. Cette fois, « il se leva immédiatement, avança vers moi, et me fit signe de m'installer à une table ronde d'un côté de la pièce en disant *Setzen Sie sich* » – asseyez-vous. Lane, qui parlait parfaitement l'allemand, fit semblant de ne pas comprendre : il aurait ainsi le temps de réfléchir à ses réponses quand on l'interrogerait, car on allait sûrement lui poser des questions.

Plusieurs hauts gradés prirent place avec eux autour de la table, parmi lesquels le général Hans-Georg von Tempelhoff (chef d'état-major du groupe d'armées B) et le capitaine Helmut Lang (officier d'ordonnance de Rommel). Une fois qu'ils furent tous assis, Rommel se tourna vers Lane : « Ainsi, vous faites partie de ces gangsters des commandos ? »

Lane attendit qu'on lui traduise en anglais avant de feindre une vive indignation. « S'il vous plaît, dites à Son Excellence que je ne comprends pas ce qu'il entend par "gangsters". Les gangsters sont des gangsters, mais les membres des commandos sont les meilleurs soldats du monde¹⁷. »

Rommel sembla apprécier sa réponse car un bref sourire passa sur son visage. « Vous n'êtes peut-être pas un gangster, dit-il, mais nous avons eu de très mauvaises expériences avec les commandos. »

Ce n'était pas faux. Au cours des mois précédents, ses compagnons des forces spéciales de la X-Troop avaient réalisé de nombreuses actions éclair sur le littoral français. Bien entendu, Lane se garda de reconnaître ce type d'activités. Il dit qu'il avait du mal à croire ce que lui apprenait le feld-maréchal.

« Vous devez bien savoir que vous avez été fait prisonnier dans des circonstances très étranges », persista Rommel.

Lane contesta le choix de son adjectif.

– Je ne crois pas que les circonstances aient été particulièrement *étranges*, dit-il. Je dirais plutôt malheureuses et difficiles¹⁸.

– Vous savez que vous vous trouvez en très mauvaise posture.

Cette remarque inquiétante fut accompagnée d'un regard perçant : Rommel l'accusait d'être un saboteur. Lane réfléchit un instant et, se disant qu'il n'avait rien à perdre, choisit de

le prendre de haut. « Si le feld-maréchal me prenait pour un saboteur, il ne m'aurait pas invité à le rencontrer », lâcha-t-il.

Même Rommel fut pris au dépourvu par l'audace de Lane.

– Ah oui? Vous pensez vraiment qu'il s'agit d'une invitation?

– Naturellement, oui, et j'en suis extrêmement honoré. Je suis enchanté d'être ici.

Lane jouait ses cartes avec témérité, se rendant bien compte (comme l'avait bien remarqué le doyen de Windsor) que son point fort était sa capacité à s'attirer la sympathie. Il vit qu'il était sur la bonne voie car le visage méfiant de Rommel s'éclaira d'un grand sourire. La glace était brisée et le ton changea. L'interrogatoire devint une plaisante conversation mondaine.

– Comment se porte mon ami Montgomery?

– Je ne le connais malheureusement pas, répondit Lane, mais comme il prépare l'invasion, vous aurez l'occasion de le voir très bientôt.

Il ajouta qu'il n'en savait guère plus sur Montgomery que ce que l'on pouvait lire sur lui dans *The Times*. Puis il ajouta que c'était d'ailleurs un excellent journal.

– Je pense que vous devriez le lire, conseilla-t-il à Rommel.

Rommel prenait de plus en plus plaisir à cette joute oratoire.

– Mais je le lis. On me l'envoie de Lisbonne.

– Dans ce cas, vous devez savoir qu'il prépare l'invasion et que très bientôt ils viendront ici vous livrer bataille.

Rommel eut un rire sarcastique.

– Eh bien ce sera enfin l'occasion pour les Anglais de commencer à se battre.

– Je vous demande pardon! s'indigna Lane. Que faites-vous de El-Alamein?

– Il n'y avait pas d'Anglais, là-bas. Les Anglais s'arrangent toujours pour envoyer les autres se battre à leur place. Les Canadiens, les Australiens, les Néo-Zélandais, les Sud-Africains¹⁹.

Lane, lui-même juif hongrois se battant pour les Anglais, eut du mal à ne pas trahir son amusement.

Rommel revint vite à la question du Débarquement allié en demandant à Lane quel point de la côte allait être choisi pour l'invasion. Lane rétorqua que, n'étant pas très gradé, il n'avait pas été mis dans la confidence. « Si on me demandait mon avis, ajouta-t-il, je choiserais probablement la traversée la plus courte²⁰. »

Rommel hocha la tête puis exprima une opinion qui prit Lane par surprise : « La grande tragédie de cette guerre est que les Britanniques et les Allemands se battent dans des camps opposés au lieu de rassembler leurs forces pour lutter contre l'ennemi véritable, c'est-à-dire les Russes. »

Lane répondit en critiquant la façon dont l'Allemagne nazie persécutait les juifs :

– Nous trouvons odieuse la façon dont vous les traitez.

– Que voulez-vous, dit Rommel. Il y a différentes façons d'envisager cette question. C'est impossible de discuter de ça.

Il y eut un long silence qui donna l'impression à Lane que l'interrogatoire était terminé. Il avait pourtant envie de prolonger ce fascinant échange. « Je trouvais cela tellement intéressant que j'ai demandé à l'interprète si, puisque le feld-maréchal m'avait posé autant de questions, il me permettrait de lui en adresser quelques-unes à mon tour. »

Rommel eut l'air surpris d'une telle impertinence, mais lui fit signe malgré tout de parler.

« Voilà ce que j'aimerais savoir, dit Lane. Vous occupez la France. Comment la population française réagit-elle à cette occupation²¹ ? »

Cette question donna lieu à une tirade bien rodée que Lane devait qualifier d'« incroyable discours » sur l'armée d'occupation. Rommel lui expliqua brièvement que l'Allemagne avait apporté ordre et direction à la France. « Les Français, déclarait-il, n'ont jamais été aussi heureux et aussi bien organisés²². »

– Formidable ! s'exclama Lane. J'aimerais vraiment voir ça !

– Vous en aurez l'occasion pendant le voyage.

Lane eut un rire de dérision. « Quand vos hommes me font monter dans une voiture, ils me mettent un bandeau sur les yeux et ils m'attachent les mains dans le dos. » En entendant cela, Rommel se tourna vers Lang, son officier d'ordonnance, et lui demanda si cette mesure était absolument nécessaire.

Lang lui assura que oui. « Absolument, ce sont des gens très dangereux²³. »

Ces paroles inquiétantes marquèrent la fin de l'entretien. La rencontre était terminée. Lane se comporta avec une parfaite courtoisie jusqu'au bout, et remercia le feld-maréchal de lui avoir accordé un peu de son temps. Il espérait ne pas être exécuté tout de suite, mais dès qu'il fut sorti de la bibliothèque,

on lui remit un bandeau sur les yeux. En compagnie de Wooldridge, il fut emmené au Q.G. de la Gestapo à Paris où ils arrivèrent en début de soirée. «J'ai eu la peur de ma vie en comprenant où j'étais», admit Lane, qui fut encore plus terrorisé quand il entendit les hurlements des prisonniers torturés.

Son propre interrogatoire fut pourtant conduit avec une telle désinvolture qu'il ne put s'empêcher de se demander si Rommel n'avait pas «intercédé en notre faveur et empêché que Roy et moi soyons exécutés²⁴». Au bout du compte, il ne fut ni fusillé ni torturé. On l'envoya à l'Oflag 9/AH, un camp de prisonniers de guerre au centre de l'Allemagne.

Pendant que Lane et Wooldridge roulaient vers Paris, Rommel retourna s'asseoir à son secrétaire marqueté, un meuble de la Renaissance – celui-là même sur lequel la révocation de l'édit de Nantes fut signé en 1685 – et écrivit une lettre à Lucie-Maria, sa femme bien-aimée. Il lui raconta la discussion extraordinaire qu'il venait d'avoir avec «un intelligent officier britannique²⁵» qui par son charme et son audace avait obtenu d'avoir la vie sauve.

Les proches de Rommel ne s'étonnaient pas de cette générosité du feld-maréchal. «Il obéissait à un code de l'honneur qui n'avait plus cours à l'époque où nous vivions», disait de lui Hans Speidel, son chef d'état-major, qui ajoutait que l'attitude de Rommel était «perçue par beaucoup comme un signe de faiblesse²⁶». Mais c'était plutôt le signe de sa force. En sauvant George Lane de la mort, Rommel désobéissait directement à l'ordre Commando d'Hitler.

Dans ses lettres quotidiennes à Lucie-Maria, Rommel rapportait quantité d'anecdotes sur la vie à La Roche-Guyon. «*Meine liebste Lu*», commençait-il, avant de lui donner des nouvelles de ses chiens Treff et Ebbo, qu'il aimait beaucoup, ou de lui parler de ses chasses au sanglier avec le duc, sympathisant des nazis, et du printemps qui tardait à arriver dans la vallée de l'Oise.

«Il fait encore froid, écrivit-il ce même soir de mai, et il pleut enfin. Les Britanniques devront patienter encore un peu²⁷.» Il n'avait aucune idée de la date choisie par les Alliés pour le Débarquement, et l'interrogatoire de Lane ne l'avait guère éclairé. En revanche, il pensait savoir où l'invasion devait avoir

lieu. Lane avait beau insinuer que les Alliés allaient arriver par le Pas-de-Calais, il n'en croyait pas un mot. Les batteries et les défenses des plages du cap Gris-Nez étaient si puissantes qu'un assaut ne pourrait provoquer qu'une hécatombe. « Ils ne viendront pas par là, c'est certain²⁸ », confia-t-il au journaliste Lutz Koch.

Rommel se persuadait de plus en plus que l'invasion commencerait en Normandie sur la côte du Calvados, où les immenses étendues de sable constituaient une zone de débarquement idéale pour l'infanterie comme pour l'artillerie. Lors d'une inspection de la longue plage de Saint-Laurent-sur-Mer, il dit à l'officier responsable de la zone, le major Werner Pluskat: « Pluskat, à mon avis c'est ici que les Alliés vont débarquer. C'est exactement le genre d'endroit que les Alliés vont choisir. C'est ce qu'ils ont fait en Italie²⁹. »

En cette occasion comme en tant d'autres, l'intuition militaire de Rommel se vérifia. Les Alliés avaient justement choisi cette plage qui devait être l'une des cinq zones de débarquement. Son nom de code était Omaha.



Soldats allemands cherchant à échapper à un avion de reconnaissance allié au milieu d'obstacles de plage en Normandie, éléments importants du mur de l'Atlantique.

Le mur de l'Atlantique

À une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest du Q.G. de Rommel, dans le hameau du Rousset d'Acon, Irmgard Meyer avait passé la matinée de cette fin du mois de mai à se prélasser dans le salon de la maison où elle venait d'arriver. Elle attendait avec impatience de goûter aux asperges à la vapeur que lui préparait l'employée de maison française pour le déjeuner.

Frau Meyer, jeune femme pleine de vie et d'allant, en était au début de sa troisième grossesse, et n'avait pas eu le temps de réfléchir plus d'une seconde avant de partir pour la France. Elle était à Stuttgart chez ses parents, en train de rêvasser à la fenêtre, quand elle avait vu une voiture décapotable arriver. C'était le chauffeur de son mari, qui lui apportait un important message de Normandie. Toutes les permissions avaient été suspendues pour les gradés, signe d'une aggravation des tensions. Le mari d'Irmgard, Hubert, était un officier de la 12^e Panzerdivision. Puisqu'il ne pouvait pas rentrer, il voulait que sa femme le rejoigne en Normandie. « C'était totalement illégal, reconnut-il plus tard, mais je n'avais pas eu de permission depuis une éternité¹. » Il lui demandait de voyager avec son chauffeur le matin même, « avant que la situation ne change ».

Irmgard Meyer savait que les Alliés allaient bientôt débarquer en France. « Tout le monde parlait de la possibilité d'une

invasion. C'était un secret de Polichinelle que les Anglais et les Américains étaient attendus quelque part là-haut.» À la réception du message de son mari, elle avait téléphoné à sa cousine pour lui demander de s'occuper quelque temps de ses deux jeunes enfants, puis s'était dépêchée de faire ses valises. «Je voulais absolument revoir mon mari encore une fois parce que nous ne savions ni l'un ni l'autre si après cela nous en aurions de nouveau l'occasion.»

Il fallait sept heures pour se rendre en Normandie par la route, ce qui fait qu'elle n'arriva que dans la soirée. Elle fut enchantée par ce qu'elle vit du hameau où son mari logeait. Le Rousset d'Acon était un lieu bucolique et charmant, et la maison, extrêmement pittoresque, comportait un atelier d'artiste et un petit jardin fleuri. Elle sentait que «le printemps serait beau». Après les bombardements sur Stuttgart, elle avait l'impression, au Rousset d'Acon, de «revenir en temps de paix».

Mais les Meyer ne devaient pas profiter longtemps de ce petit paradis. Le commandant de la 12^e Panzerdivision SS, Fritz Witt, avait aussi fait venir sa femme en France, à l'instar d'un certain nombre d'autres gradés, et avait décrété que tout ce petit monde allait vivre ensemble dans une propriété réquisitionnée, le château de la Guillerie.

Le cantonnement était pour le moins original. Avec ses fenêtres à petits carreaux plombés et ses énormes cheminées de brique, le château ressemblait un peu aux extravagants palais du roi Louis II de Bavière. En d'autres circonstances, les vacances auraient pu y être amusantes, mais Frau Meyer regrettait d'avoir troqué son tête-à-tête avec son mari pour cet habitat collectif. «Il y avait trop de gens, ce qui fait que nous n'étions jamais seuls, et qu'il nous fallait faire la conversation toute la soirée.»

Il n'y avait que deux consolations. L'une était le grand lac du parc, un endroit très agréable où nager. L'autre était la compagnie des fringants jeunes officiers de la 12^e Panzerdivision SS. Les hommes du régiment blindé d'Hubert Meyer avaient tous très fière allure. Frau Meyer admirait en particulier Max Wünsche, beau et blond militaire toujours vêtu de «son splendide uniforme noir des tankistes». Il se pavanait dans le salon du château de la Guillerie avec un air d'impérieux mépris,

les cheveux pommadés, le regard perçant et froid. Héros de la Troisième bataille de Kharkov, au cours de laquelle il avait mené un assaut victorieux contre les lignes soviétiques, il avait reçu la croix de chevalier de la croix de fer, la plus prestigieuse distinction militaire de l'Allemagne nazie.

Il y avait aussi Kurt Meyer, dit « Panzermeyer », haut gradé et ancien du front de l'Est lui aussi, qui avait, disait-on, ordonné le massacre des habitants du village de Yefremovka. Sa femme, irréprochable épouse nazie (aussi présente au château), attendait leur cinquième enfant. « Petite Meyer, appelait-il en riant Irmgard qui portait le même nom de famille que lui. Je vais avoir mon fils avant vous² ! » Ce serait l'occasion pour lui d'une double célébration, car sa femme recevrait la *Mutterkreuz*, la croix des mères, pour récompense de sa fécondité.

Ce groupe d'officiers d'élite était commandé par le général Fritz Witt, qui avait gagné ses cernes et ses galons en France, en Grèce et sur le front de l'Est où il avait, disait-on, ordonné le massacre de sang-froid de quatre mille civils. Mais les atrocités n'étaient jamais mentionnées devant les dames au château de la Guillerie. Les hommes préféraient régaler leurs épouses des récits de leurs aventures dans la SS, où, réchauffés par l'esprit de camaraderie, ils avaient bravé les tempêtes de neige et le froid polaire. Leur arrogance hautaine est bien illustrée par les opinions du lieutenant Walter Kruger, qui affirmait sa « confiance absolue dans une victoire totale du début jusqu'à la fin ». Il fondait cette opinion sur le « parfait entraînement militaire dans les Jeunesses hitlériennes » que ses troupes avaient reçu. Ses hommes avaient aussi « le sens de l'ordre [et de la] discipline³ », sauf quand ils avalaient trop de pichets de l'âcre cidre normand et qu'ils se mettaient à brailler à tue-tête le chant de Horst Wessel, l'hymne nazi.

C'était sur ces vétérans du front de l'Est que Rommel fondait tous ses espoirs. Il voulait les faire entrer en action dès que les Alliés poseraient le pied sur les plages tant qu'ils seraient encore vulnérables et affaiblis par le mal de mer. Il avertit Hans Speidel, son chef d'état-major, que si les panzers n'arrivaient pas à « les rejeter à la mer dans les premières quarante-huit heures, l'invasion [aurait] réussi, et la guerre [serait] perdue⁴ ». En cela, il était en désaccord total avec le chef du commandement Ouest, le feld-maréchal Gerd von Rundstedt,

ainsi qu'avec Hitler lui-même. Contrairement à Rommel, les deux hommes comptaient garder ces corps d'élite en réserve.

Un jour, Hubert, le mari d'Irmgard, alla inspecter la base de la Luftwaffe voisine chargée des vols de reconnaissance sur l'Angleterre. Le général de brigade lui apprit que ses pilotes n'avaient « pas pu pénétrer les défenses aériennes anglaises depuis des semaines à cause de la DCA et des avions de chasse, et qu'il ne pouvait donc pas du tout dire où en était le plan d'invasion ».

Cette information aurait dû vivement préoccuper les Allemands, car elle mettait en lumière non seulement l'efficacité des Alliés, mais aussi les insuffisances de la Luftwaffe. Et pourtant Hubert Meyer et ses officiers ne furent en rien perturbés. Ils étaient convaincus qu'ils arriveraient à écraser les envahisseurs alliés dès les premières heures du Débarquement. Ils devinaient aussi que l'heure de vérité allait bientôt sonner. « C'était pour très bientôt⁵ », dit Meyer non sans une certaine satisfaction.

Simplement, il ne savait ni où ni quand l'offensive aurait lieu.

Les incertitudes sur les intentions alliées étaient au contraire une grande source d'angoisse pour Franz Gockel, un bleu de moins de 20 ans natif du nord-ouest de l'Allemagne. Les perceptions du jeune Franz étaient bien différentes de celles des officiers SS endurcis par les campagnes. Enrôlé en décembre 1942 à son dix-septième anniversaire dans le cadre de la conscription obligatoire, il avait été envoyé en Normandie l'automne suivant. Et il n'avait pas tiré le gros lot: il passait ses journées dans une casemate en béton juste au-dessus de la plage de Saint-Laurent-sur-Mer. Exactement la zone de débarquement prédite par Rommel.

Le départ forcé de Franz Gockel pour la Normandie avait brusquement mis fin à une enfance déjà fortement traumatisée par la scolarité nazie. Il avait encore de bonnes joues rondes de collégien, et nageait dans son treillis militaire. Sa veste tombait de ses épaules et son calot était trop grand pour sa tête. Ses cheveux aplatis par son couvre-chef auraient pu avoir été tendrement peignés par une mère trop consciencieuse. Timide et d'une touchante naïveté, il devenait rouge pivoine

dès qu'il était question de filles. Dans ses lettres à ses parents, il parlait des boutons-d'or qu'il cueillait et du bon lait frais. Il regrettait tout spécialement de manquer de nouveau la fête des Mères: «La deuxième que je ne peux pas passer avec toi⁶.»

Ses vingt-huit camarades avaient tous sensiblement le même âge. Leur garnison se trouvait à quelques centaines de mètres plus loin dans les terres, au camp WN62, un *Widerstandsnest*, ou «nid de résistance», c'est-à-dire un point d'appui fortifié. Il y en avait quatorze sur ces huit kilomètres de côte, chaque point d'appui formant un système de bunkers et d'abris, armés d'un véritable arsenal: mitrailleuses, canons et mortiers. De la taille d'environ quatre-vingt-dix courts de tennis, le camp WN62 était autonome et presque autosuffisant – à la façon d'un fort médiéval, avec son enceinte, son fossé protégé d'un talus de contrescarpe, et ses remparts fortifiés situés à distance du bunker principal.

Franz Gockel n'avait pas eu de chance dans l'attribution des postes, car il montait la garde à seulement quelques mètres de la plage dans un nid de mitrailleuses creusé à flanc de coteau. Il était si près de la mer que le fort vent de printemps balayait les embruns à travers l'étroite embrasure. Si les Alliés attaquaient par là, il serait le premier soldat allemand à les accueillir. Il en avait pleinement conscience, et en était très inquiet. Sa tâche était de rester embusqué derrière son arme et, le jour venu, de mitrailler les troupes pour les empêcher d'avancer.

Franz trouvait les heures interminables, les yeux rivés à ses jumelles, cherchant à distinguer des navires ennemis dans les ondoiements brunâtres de la Manche. Cette longue surveillance semblait inutile car «il n'y avait rien que le va-et-vient des vagues⁷». Les seules variations dans ce spectacle monotone venaient des marées. Quand la mer descendait, elle découvrait peu à peu les défenses côtières et révélait des formes décharnées ressemblant à des épaves de galions échoués. Il y avait des «hérissons tchèques», prévus pour empêcher la circulation des véhicules blindés, et des «asperges de Rommel», c'est-à-dire de gros poteaux plantés verticalement dans le sable et surmontés de mines Teller. Tout bâtiment de débarquement, même à fond plat, tentant d'aborder à marée haute sauterait sur ces obstacles. Il s'agissait là des défenses avancées

du mur de l'Atlantique, intégrées à une chaîne de fortifications s'étendant depuis les fjords de l'Arctique jusqu'aux plages du sud de la France. En cette première semaine de juin 1944, ces structures étaient installées depuis suffisamment longtemps pour être déjà colonisées par d'épaisses touffes d'algues qui s'étaient incrustées.

Le quelque millier de jeunes appelés qui défendaient cette côte solitaire avaient un atout dans leur manche. Si les plages elles-mêmes étaient idéales pour un débarquement allié, à l'arrière, le terrain présenterait d'immenses difficultés pour d'éventuels envahisseurs. Le long de la côte, une barre de falaises s'élevait sur plus de huit kilomètres avec à ses pieds des talus de galets. Un enchevêtrement de ronces et d'épineux rendait les pentes basses aussi impénétrables que du fil de fer barbelé, et les hauteurs étaient encore pires. La ligne de crête formait un rempart déchiqueté de gouffres et de pics éboulés avec, parmi les épais buissons d'ajonc, des encorbellements de grès avançant en surplomb à des hauteurs vertigineuses.

Cette barrière sauvage n'apportait que peu de réconfort aux jeunes défenseurs qui souffraient de la faim, du mal du pays et du manque de sommeil. Franz Gockel était aussi torturé par des problèmes de conscience. « En bon catholique, je sais ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas faire⁸ », écrivit-il à ses parents. Or justement, sa vie dans la Wehrmacht l'exposait à de telles vulgarités qu'il aurait été bien en peine de répéter ce qu'il entendait dans un confessionnal. Le summum fut atteint pendant les soirées froides de cette fin de printemps, alors que ses camarades et lui se rassemblaient dans la chambre de l'ordonnance d'un lieutenant du régiment, logé dans un manoir réquisitionné au hameau de L'Épinette. Là, tout en buvant le cidre de la région, ils étaient abreuvés des récits des anciens du front de l'Est qui se vantaient de leurs exploits dans les bordels de l'armée. Franz n'avait même pas encore embrassé une fille : il était arrivé en Normandie rêvant à de romantiques escapades dans le foin avec de jolies paysannes. Il n'envisageait pas, comme il l'exprimait, « des rencontres sous cette forme⁹ ».

Sa gêne fut à son comble le jour où il se retrouva dans un bar avec des vieux de la vieille particulièrement mal embouchés. Le décolleté de la serveuse provoqua un bombardement de propos obscènes de la part de ses camarades éméchés.

– Putain, brailla l'un d'entre eux en allemand, je voudrais bien la voir à poil!

– Ne te fais pas d'illusions, intervint un autre. Elle a probablement un tampon marqué *Propriété de la Wehrmacht* imprimé sur le cul.

Franz devint « rouge d'embarras » et fut entraîné dehors par son ami Heinrich qui vit combien il était mal à l'aise, et lui souffla: « Ne prête pas attention à ces vantards¹⁰. » Franz se gardait bien de rapporter ce genre d'incidents à ses parents. Il préférait se changer les idées en contemplant la beauté de la nature renaissante. Dans une lettre, il leur fit part de ses observations: « On sent déjà venir le printemps; la nature est particulièrement paisible¹¹. » Sous les rayons du soleil, la chaleur revenant, les pommiers du Calvados bourgeonnaient, offrant une coquette floraison de boutons blanc et rose. Mais les paradis sont rarement exempts de danger, et les vergers normands ne faisaient pas exception. « Au-dessus de nous, à une hauteur de huit mille ou neuf mille mètres, tournent des “observateurs” qui laissent derrière eux de larges traînées blanches de condensation dans le ciel¹². »

À la fin du mois de mai, le lieutenant Hans Heinze vint inspecter le bunker de Franz Gockel. Pendant cette visite, un avion allemand dut faire un atterrissage d'urgence sur la plage, ayant été touché et endommagé pendant l'une des rares missions de reconnaissance menées sur le sud de l'Angleterre. Le lieutenant Heinze courut secourir le pilote qui marmonnait des phrases incohérentes. « Mon Dieu, répétait-il sans fin, l'Angleterre est complètement pleine de bateaux. » Heinze dit à Franz Gockel et à ses amis de ne pas s'inquiéter, affirmant qu'il s'agissait de divagations causées par le choc. « S'il y avait vraiment beaucoup de bateaux, alors certainement notre Luftwaffe les bombarderait¹³. » Il fut pourtant assez inquiet pour rappeler plusieurs fois aux jeunes soldats l'importance de ne pas négliger la surveillance de la mer.

Franz Gockel n'en pouvait plus de scruter l'horizon. Rien ne venait interrompre la monotonie grise de l'eau, pas même les pêcheurs, car les chalutiers de Grandcamp n'étaient plus autorisés à quitter le port. Ce qu'il ne savait pas, c'était que si les pilotes allemands espionnaient l'Angleterre par les airs,

les Alliés, eux, récoltaient des renseignements depuis le sol. Et ce grâce à un stratagème des plus insolites.

Guillaume Mercader était de ces rares personnes à qui tout dans la vie semblait sourire. Champion de course cycliste, bel homme, nez aquilin, cheveux de jais, athlétique, il collectionnait les victoires. Les trophées alignés sur sa cheminée attestaient d'un esprit de compétition bien développé. En 1936, il était entré dans l'équipe La Perle, fabricant de vélos de course, et quelques mois seulement après avoir signé, il démontrait sa valeur en remportant la prestigieuse course sur route Caen-Rouen. Depuis, ses succès étaient devenus légendaires dans sa ville natale de Bayeux.

Or, depuis trois ans, il mettait à profit sa renommée pour la bonne cause. Il s'était rapproché de la Gestapo et avait demandé de continuer à s'entraîner sur les routes de la côte entre Courseulles-sur-Mer et Grandcamp, distants de soixante-cinq kilomètres. Cette zone avait justement été interdite par les autorités militaires allemandes pour des raisons évidentes : c'était la voie d'accès aux défenses du mur de l'Atlantique.

Persuasif, Mercader avait réussi à obtenir la permission d'utiliser la départementale coupée. Les soldats qui le voyaient passer sur son vélo étaient loin de soupçonner qu'il prenait note de chaque casemate, bunker et batterie de mitrailleuses qu'il croisait. Exploit unique en son genre, Mercader fut le seul espion du monde à récolter des renseignements du haut d'un vélo de course La Perle, seulement vêtu d'un short et d'un maillot.

Il avait toujours sur lui le laissez-passer tamponné et signé par la Gestapo. Ses activités n'en étaient pas moins dangereuses, comme il ne le savait que trop bien. « J'ai été très souvent arrêté près de la pointe du Hoc, un endroit très surveillé et assez éloigné de ma résidence¹⁴. » Il cachait sous son pull de cycliste et son short des plans et des informations qui, s'ils avaient été trouvés sur lui, l'auraient condamné à mort.

Au printemps 1944, Mercader collectait des renseignements depuis plus de trois ans et son réseau de résistance, l'Organisation civile et militaire du Calvados, tournait avec la même efficacité que sa chaîne bien graissée. Mercader était en contact

avec près de quatre-vingt-dix correspondants, dont trois gendarmes et quelques cheminots. Les premiers lui fournissaient des cartes d'identité « pour les membres du réseau en difficulté¹⁵ », et les derniers surveillaient de près les mouvements de troupes. Les paysans lui furent aussi d'un grand secours. Mercader avait gagné la confiance de fermiers tels que Jean Coulibeuf et Jean Picot qui « pouvaient se déplacer dans la campagne sans paraître suspects ». Ils fournissaient « des informations importantes sur les champs de mines, les défenses situées plus à l'intérieur des terres, et le type et l'importance des unités et des dépôts de munitions¹⁶ ».

Une fois les nouvelles observations notées, Mercader pédalait jusqu'au 1 rue Saint-Malo à Bayeux (le Q.G. de la Résistance locale) où les rapports de renseignement étaient collectés et donnés à Eugène Melun, un ingénieur du pays. Ce dernier les transmettait par radio en Angleterre où le personnel du Special Operations Executive (Direction des opérations spéciales) les épiluchait avant de les faire suivre au Quartier général des forces alliées en Europe nord-occidentale. Il ne fallait pas plus d'un ou deux jours après les sorties à vélo de Guillaume Mercader sur la côte pour que les organisateurs de l'opération Overlord soient au courant des derniers changements survenus dans les défenses allemandes des plages.

Ces informations étaient d'une valeur inestimable, car le succès du jour J dépendrait de la réussite de l'assaut naval. Mercader savait qu'un grand nombre de soldats – plus de deux millions d'hommes, comme on le sait maintenant – attendaient en Angleterre d'être transportés en France. La vie de beaucoup d'entre eux, surtout parmi ceux de la première vague, dépendrait de l'exactitude des renseignements récoltés par les Français.

Le vendredi 2 juin, Guillaume Mercader prit le train pour Paris où il devait rencontrer l'avocat Robert Delente, normand comme lui. Derrière ses activités légales, Delente déployait des talents cachés : il orchestrait depuis plus de trois ans le réseau de résistance du Calvados dont Mercader portait le maillot jaune. Il avait ce jour-là des nouvelles extraordinaires à apprendre à son jeune protégé : il fallait s'attendre à « un débarquement imminent¹⁷ » des forces alliées. Il ajoutait que la date exacte de ce débarquement serait diffusée à la BBC

parmi les centaines de messages personnels qui se succédaient sur les ondes de Radio Londres tous les soirs, ces messages correspondant à des codes qui livraient des informations à la Résistance.

Delente donna des instructions très précises à Mercader. « En ce qui concernait spécifiquement notre région, nous devons guetter à 18 h 30 la phrase “Il fait chaud à Suez”, répétée deux fois de suite. Elle serait suivie d’un deuxième message: “Les dés sont sur le tapis”, aussi répété deux fois¹⁸. »

Dès qu’il entendrait ces deux doubles messages, Mercader devait avertir ses camarades de la Résistance que le Débarquement allié allait se produire d’un instant à l’autre. C’était le signal de départ pour commencer les sabotages, faire sauter les ponts, couper les fils téléphoniques. Car le grand jour serait enfin arrivé, le jour J.



Les heures précédant le jour J, les femmes jouèrent un rôle essentiel dans les transmissions. Le travail fut particulièrement épuisant pour l'équipe de nuit au Q.G. souterrain de Portsmouth.

3

La météo

Elsie Campbell, 19 ans, était à son poste depuis environ une heure en cette soirée du samedi 3 juin quand elle ressentit une grande joie. D'abord, elle s'apprêtait à fêter ses 20 ans. À minuit, ce serait le jour de son anniversaire, et elle avait la ferme intention de célébrer joyeusement ce chiffre rond. Son amie Brenda lui avait promis de l'emmener déjeuner au *Red Lion* à Fareham pour l'occasion, mais cette sortie au pub n'était pas la principale cause de son bonheur. Elle venait de découvrir une chose extraordinaire – qui la ravissait.

Miss Campbell travaillait dans l'une des places fortes les plus sûres d'Angleterre : un monumental bunker souterrain enterré à trente mètres sous la côte du Hampshire. Fort Southwick était le centre névralgique de l'opération Overlord. C'était là que les rapports radar étaient coordonnés aux messages des navires en mer pour obtenir une image complète du trafic dans la Manche. Un élément essentiel de la chaîne de commandement du jour J.

Miss Campbell et ses amies appelaient Fort Southwick le « terrier de lapins¹ », un nom bien choisi : c'était un labyrinthe, creusé dans la roche de Portsmouth par une armée de sapeurs. Achievée depuis deux ans, l'installation était assez profonde pour résister aux bombardements les plus puissants de la Luftwaffe.

Des tubes fluorescents installés tout au long des tunnels diffusaient une lumière crue et vibrante dans ce monde souterrain. Sept cents personnes y travaillaient, perdant la notion du temps sous cette luminosité constante quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. L'éblouissant éclairage artificiel ne remplaçait en rien la lumière naturelle. Plusieurs collègues de Miss Campbell, anémiées, avaient dû faire des séances d'ultraviolets pour retrouver des couleurs.

Ce Q.G. souterrain à la pointe du progrès était équipé de tout ce qu'il y avait de plus moderne en matière de transmissions. La première fois que Miss Campbell avait descendu les cent soixante-huit marches qui s'enfonçaient jusqu'au UGHQ – sigle de Underground Headquarters –, elle était entrée dans un univers étrange de science-fiction. Au cœur de l'installation, se trouvait la salle de coordination des opérations, un vaste espace plus haut qu'un bus à impériale londonien. Sur une table était posée une gigantesque carte de la Manche constellée de bateaux miniatures. Les déplacements des bâtiments réels étaient reproduits à l'aide de ces modèles réduits.

Toutes proches de la salle de coordination se trouvaient la salle des messages Q (Q signifiant désinformation) ainsi que celle du code naval. Il y avait aussi un bureau de radiotélégraphie et une pièce « crypto » à la porte toujours verrouillée. Miss Campbell n'avait pas la moindre idée de ce qui se tramait à l'intérieur.

Son quart avait commencé comme tous les autres ce soir-là. En se rendant à pied à Fort Southwick, elle s'était arrêtée un instant en haut de la colline, à Portsdown Hill, pour admirer le panorama à ses pieds. Un ciel plombé couvrait une mer toute brune, agitée par le vent déferlant de l'Atlantique. Ce paysage tempétueux ne gâtait en rien la « magnifique vision de la rade de Portsmouth ». À perte de vue, était rassemblée « une masse compacte de bateaux et de bâtiments de débarquement de toutes sortes² ». Il y en avait des centaines, des milliers, même : cuirassés, destroyers, corvettes, dragueurs de mines, chalands et engins spécialisés – des bâtiments de toutes formes et de toutes tailles. Au-dessus de cette armada flottaient les gigantesques ballons de barrage blancs, bedonnants comme le fameux bonhomme Michelin. Reliées aux navires par d'invisibles câbles, ces énormes vessies gonflées de gaz

offraient une protection toute relative contre l'aviation ennemie. Une camarade de Miss Campbell, Doris Buttle, remarqua qu'ils étaient beaucoup plus bas dans le ciel que d'ordinaire. Cela lui donna du grain à moudre. Elle ne put s'empêcher de se demander si « quelque chose d'important n'était pas en train de se passer³ ».

Elsie Campbell s'installa à sa place, entourée des autres filles de l'équipe: Molly Carter, Sarah Wilson, dite « Skippy », et Mary Deacon-Pickles, certaines étant opératrices radio, d'autres standardistes. Elles formaient un groupe très uni, partageant les mêmes idées, les mêmes espoirs. L'une d'entre elles, Alison Edye, avait l'impression de vivre « dans une ruche pleine d'abeilles travailleuses⁴ ». Pour l'uniforme, elles préféraient porter les pantalons à pattes d'éléphant de la marine plutôt que les jupes « à cause de l'humidité qui régnait dans les tunnels⁵ », et elles étaient toutes équipées d'un récepteur radio RCA AR88, dont elles tournaient les molettes pour rester sur une fréquence de 535 kHz.

Au bout d'une heure de travail, elles recevaient un « *corned-beef sarnie*⁶ », casse-croûte qui leur était apporté à leur poste par le personnel de la cantine. Il arrivait parfois qu'elles aient aussi droit à une tasse de cacao épaissi à la graisse des conserves de ce même *corned-beef*. Un breuvage guère fameux comme on s'en doute, mais qui leur procurait l'énergie nécessaire au travail de nuit.

Il ne se produisit rien de notable pendant la première partie du service d'Elsie, seulement le trafic habituel des « bateaux qui allaient et venaient ». Mais peu après 22 heures, elle constata un changement dans le ton des messages. « Un signal » – beaucoup plus puissant que d'habitude – « indiquait qu'un convoi était parti du sud-ouest de l'Angleterre. »

Le fait était très inhabituel, d'autant que la destination indiquée était « *the Far Shore* », c'est-à-dire « l'autre rive ». Elsie reconnut là le nom de code de la Normandie, ce qui piqua d'autant plus son intérêt. Elle repéra d'autres signaux avant de murmurer le résultat de ses constatations à ses amies. « Il était évident que le deuxième front, attendu depuis si longtemps, avait enfin été ouvert. »

Elsie Campbell était une fille intelligente: elle entreprit de noter les positions des bateaux pour calculer l'heure probable

de l'arrivée des hommes sur la côte. « En étudiant l'ensemble des signaux, il était possible de déduire que le Débarquement était prévu pour le lundi 5 juin⁷. » Si le mouvement continuait au même rythme, l'assaut historique des côtes françaises aurait lieu au cours des trente prochaines heures.

Les calculs de Miss Campbell, comme il s'avéra, étaient exacts. Elle se trompait seulement sur un point – cette nuit agitée de juin allait réserver encore bien des surprises.

Fouetté par la pluie, grelottant de tous ses membres, Howard Vander Beek maudissait les eaux de la Manche. C'était une nuit à rester à terre bien au chaud au *Minerva Inn*, un pub qu'il aimait bien. C'était une nuit à fermer les rideaux, une nuit à fermer les écoutilles. C'était tout sauf une nuit à prendre la mer.

Vander Beek et son équipage américain bravaient la tempête. Une forte houle de printemps abattait des vagues de deux mètres sur la coque de son minuscule navire, le LCC 60. Vander Beek avait le pied marin et le cœur bien accroché, et pourtant, même lui trouvait la mer « excessivement agitée et désagréable ». On l'avait averti que « les conditions de navigation dans la Manche étaient les pires depuis vingt ans », mais il ne s'était quand même pas attendu à une telle rage des éléments. Ils naviguaient depuis huit heures, et tous étaient « fatigués et glacés par un vent cinglant⁸ ». Vander Beek essuya les embruns qui mouillaient le verre de sa montre Westclox. Presque minuit. Plus que six heures à tenir.

À 27 ans, Vander Beek – natif d'Oskaloosa dans l'Iowa, menton décidé, dents blanches – était le plus haut gradé à bord du LCC 60. Ses cheveux blonds ramenés en arrière et sa cravate nouée serré donnaient à son uniforme de marin un petit air d'étudiant bon chic bon genre – du moins quand il était à terre. Après tant d'heures en mer, ses cheveux étaient poisseux de sel et sa cravate trempée gâtait fortement.

Ses subordonnés appelaient Vander Beek « Boss », parce que c'était le chef, et un meneur d'hommes. Une autorité nécessaire pour un commandant chargé de voguer à l'avant de la Force U, la partie de l'armada se dirigeant vers le secteur d'Utah Beach. Cette force opérationnelle était composée de douze convois partis de divers points de rassemblement

à Belfast, Plymouth, Torbay, Weymouth et Dartmouth pour se regrouper dans la Manche. C'était un impressionnant ensemble de huit cent soixante-cinq bâtiments – cuirassés, destroyers, frégates –, une des plus grandes flottes de l'Histoire. Et pourtant la Force U n'était que l'une des cinq grandes flottes destinées à débarquer en Normandie le jour J, une par secteur de plages. Comme Utah Beach était le plus éloigné des cinq points prévus, les navires qui devaient s'y rendre avaient été les premiers à prendre la mer. Les quatre autres groupes ne quitteraient pas les ports d'attache avant plusieurs heures.

Dans l'obscurité de cette nuit de tempête, seuls quelques navires de tête étaient visibles à travers les embruns. Quand Vander Beek tentait de les repérer, ils lui semblaient être « des coques noires et silencieuses secouées par des vagues de plus en plus hautes ».

Il portait une écrasante responsabilité pour un homme de son âge, et pourtant, sa position à la tête de la Force U n'était que le prélude de sa mission. Une fois les navires arrivés à leur point de rassemblement au large d'Utah Beach, il aurait une tâche très lourde à accomplir. Il allait lui falloir guider la multitude de chalands jusqu'à la grève, et les mener à l'endroit précis où les hommes devaient se lancer à l'assaut de la Normandie. La moindre erreur serait fatale. Car si les hommes arrivaient au mauvais endroit, leurs longs mois d'entraînement ne leur serviraient quasiment à rien.

Pour remplir cette fonction de pilotage, on avait bâti des embarcations très particulières adaptées à la tâche. Le navire de contrôle LCC 60 était propulsé par deux moteurs de deux cent cinquante-cinq chevaux qui lui permettaient de croiser à près de quatorze nœuds. Les hommes l'avaient affectueusement baptisé *Lily Cup Cruiser* (Petite Fleur), mais ce mignon surnom ne suffisait pas à garantir leur confort. Le bâtiment, pas beaucoup plus large qu'un autobus, ne mesurait que seize mètres de long et n'était doté que d'une cale exiguë, bourrée d'armement et d'outils de navigation : fumigènes pour lancer des signaux, odomètre pour mesurer les distances, deux sondeurs de profondeur destinés à guider les engins amphibies jusqu'à la grève.

La mission confiée à Vander Beek et ses hommes était d'une telle importance qu'une discrétion toute particulière avait été

exigée d'eux. L'embarcation comme les hommes étaient restés sous cloche jusqu'aux jours précédant le départ de Plymouth. Le secret avait engendré un fort sentiment de camaraderie chez les membres de l'équipage. « Un lien très solide » s'était noué, dit Vander Beek. Il s'était entraîné plus d'une année entière avec trois membres de l'équipage et avait combattu aux côtés de trois autres en Sicile. Ils fonctionnaient en groupe, partageaient tout, les opinions comme l'ordinaire. Et en cet instant, alors que la tempête dans la Manche leur envoyait dans les yeux « des embruns salés glacés », la même pensée leur venait : la nuit n'aurait pas pu être moins propice pour lancer la plus grande invasion navale de tous les temps.

La tempête n'était pas leur unique sujet de préoccupation. Un événement bizarre avait eu lieu dans la semaine, si dérangeant qu'ils n'arrivaient pas à se le sortir de la tête. C'était un soir, alors qu'ils écoutaient à la radio l'émission d'Axis Sally, une animatrice américaine diffusant de la propagande nazie. Elle avait beau trahir son pays, l'équipage appréciait son programme car elle passait tous les grands succès américains. Or, ce soir-là, la musique fit tout sauf adoucir les mœurs. On venait d'entendre « As Time Goes By » quand, à la stupéfaction de Vander Beek, l'animatrice s'adressa directement à lui et à ses hommes. « Ce soir, j'ai à parler sérieusement à Sims [Gauthier], à Howard [Vander Beek] et à leur équipage qui m'écoutent à Plymouth. »

Les hommes n'en croyaient pas leurs oreilles. « Vous attendez le moment du départ en imaginant que vous allez réussir à envahir notre grand continent, continua-t-elle. Les projets de vos leaders imbéciles ne serviront qu'à vous faire sacrifier votre vie pour rien. Vous allez vous attaquer à une immense forteresse, et si vous vous en approchez, vous allez tous vous faire massacrer. » Elle leur conseillait de retourner plutôt aux États-Unis pour retrouver leurs proches « tant qu'il en [était] encore temps ».

Ces commentaires d'Axis Sally avaient causé un profond désarroi chez les hommes. Non seulement elle connaissait leurs noms, mais elle savait aussi tout de leur embarcation secrète, le LCC 60. Elle avait décrit le bateau, ses fonctions, et avait même fait allusion aux récentes activités de l'équipage, sachant que « les hommes avaient décapé et repeint la coque

ce samedi après-midi ». Ils avaient écouté tout cela « dans un silence atterré », n'arrivant pas à comprendre d'où elle tenait toutes ces informations.

Ils l'apprirent peu après. Deux membres de l'équipage se rappelèrent avoir bavardé avec « un sympathique couple de vieux Anglais » qui leur avait parlé alors qu'ils faisaient leurs travaux de peinture. Le couple avait abondamment félicité les Américains et leur avait posé de multiples questions. Mis en confiance par l'amabilité du couple, les marins s'étaient volontiers confiés à eux.

À l'évidence, Sally n'avait pu recevoir ces informations que par ces deux retraités inoffensifs en apparence. Vander Beek reconstitua la chaîne des événements : ils avaient « récolté toutes les informations sur nous qu'ils voulaient, et les avaient transmises par radio pour permettre à Sally de s'en servir dans son émission du soir. Nous avions eu affaire à des espions nazis bien entraînés et parfaitement déguisés⁹ ». Il ne sut pas si les autorités avaient arrêté le couple, mais le mal était fait. L'élément de surprise, essentiel à l'invasion, semblait gravement compromis.

Les inquiétudes de Howard Vander Beek étaient partagées par les hommes d'un destroyer de la Force U qui voguait dans le sillage de son navire de contrôle. Le USS *Corry* était un Léviathan des mers, un géant d'acier comparé au minuscule bâtiment de Vander Beek – un navire d'une vitesse proche des quarante nœuds et armé de canons lourds. Son armement permettrait de répondre aux attaques des batteries allemandes de la côte. Malgré sa puissance, le doute habitait l'équipage depuis que l'ancre avait été levée. Les hommes avaient l'impression qu'un mauvais sort s'acharnait sur le bateau. Quand l'opérateur radio, Benny Glisson, était descendu au mess pour dîner ce soir-là, il y était arrivé dans « un silence de mort ». Il avait alors tenté de détendre l'atmosphère : « Eh bien, les gars, on croirait que c'est votre dernier repas. » Personne ne rit, personne ne releva même les yeux de son assiette, ce qui fit qu'il s'attaqua à sa ration de dinde en silence. Les joyeuses plaisanteries habituelles avaient laissé place à une atmosphère lugubre qui transformait le voyage en « traversée funèbre¹⁰ ».

La baisse de moral remontait à la veille au soir, après le discours de motivation du commandant du navire. Le capitaine de corvette George Hoffman avait rassemblé l'équipage sur le pont pour adresser sa harangue avant de prendre la mer, mais au lieu d'encourager ses hommes par des envolées patriotiques et guerrières, il les avait avertis des dangers et conclu en disant qu'ils entraient tous dans le pourcentage des « pertes acceptables¹¹ ». Choix de mots regrettable. Un des camarades opérateur radio de Benny Glisson, Lloyd Brantley, dit « Red », sentit l'optimisme général s'évanouir d'un coup. « On était tous sous le choc¹². »

Le capitaine Hoffman ne se rendit pas compte du mal qu'il avait fait. Il n'avait pas quitté la passerelle depuis quatre heures, très occupé à scruter la nuit zébrée par une pluie battante pour ne pas perdre de vue le LCC 60. Avec lui, se trouvait Robert Beeman, un jeune diplômé de Yale qui avait travaillé au renseignement naval avant d'être affecté à l'USS *Corry*. Son rôle était d'assurer la liaison entre le commandant et le centre opérationnel du bâtiment à l'entrepont.

Les relations entre Beeman et Hoffman, courtoises mais froides, étaient empoisonnées par des tensions soigneusement contenues. En effet, Beeman doutait des capacités du commandant Hoffman qu'il trouvait trop attaché à des traditions navales dépassées, et trop peu au fait des nouvelles techniques de la guerre moderne. Hoffman, filleul de l'amiral George Dewey, le héros moustachu de la bataille de la baie de Manille, « tenait à nous faire savoir que son deuxième prénom » – Dewey – « lui avait été donné en l'honneur du célèbre amiral ».

Il était indéniable que Hoffman était un militaire de la vieille école très autoritaire. Attaché à une stricte discipline et aux conventions, il « croyait fermement aux privilèges et aux responsabilités des officiers supérieurs », et rappelait très souvent qu'il avait reçu la Legion of Merit pour avoir coulé un sous-marin ennemi. Il disait moins qu'il avait été « royalement remis à sa place » par ses supérieurs de la marine pour avoir jeté son bateau sur un sous-marin déjà touché et remonté à la surface, un acte qui aurait pu gravement endommager son propre navire. Ses chefs étaient si furieux qu'ils avaient publié leurs remontrances dans le bulletin de la lutte anti-sous-marine.

Hoffman ne semblait avoir tiré aucun enseignement de l'incident. Cette nuit-là, aux commandes de l'USS *Corry* tout juste engagé dans la Manche, il commit de nouveau une regrettable erreur. Alors que le destroyer était encore en eaux peu profondes, l'équipement sonar du navire détecta une présence inhabituelle sur les fonds marins. Cette nouvelle fut transmise à la passerelle, où elle suscita deux réactions très différentes. D'expérience, Beeman savait que les indications radar devaient être traitées avec la plus grande prudence, car les données étaient souvent faussées par des poissons, des algues, ou même les gradients thermiques. « Comme nous le savions tous, nos contacts n'étaient presque jamais des sous-marins¹³. »

Hoffman prit tout de même la décision d'attaquer, laissant une nouvelle fois libre cours à l'impétuosité qui l'avait poussé à percuter le sous-marin avarié. Il ordonna de larguer une grenade anti-sous-marine Mark VII de six cents livres sur une cible qui n'était probablement qu'une touffe de goémon. C'était un pari risqué. Le fond n'était qu'à vingt-cinq brasses, et la charge extrêmement puissante. Elle explosa avec une telle violence que l'USS *Corry* fut impacté. Un conduit d'évacuation de la chaudière fut détérioré, le radar cassé, et le système de contrôle des canons endommagé. La chaudière et le radar eurent beau être réparés au bout de quatre heures d'un fiévreux labeur, le mécanisme des canons était irrécupérable. L'USS *Corry* s'apprêtait à aller à la bataille sans dispositif automatique pour ses canons de 127 millimètres. On pouvait encore les utiliser manuellement, « mais en perdant considérablement en précision et en rapidité de tir¹⁴ ».

Le bateau continua sa route dans la nuit, perdu parmi les centaines d'autres bâtiments de cette vaste flotte. On respirait mal dans les entrailles du navire, où l'on n'entendait que le ronflement rauque des moteurs. C'était silence radio depuis des heures pour tous les bateaux de la Force U qui voguaient sans communiquer. Mais peu avant l'aube, « tout à coup », trois chiffres flashèrent. Lloyd Brantley, opérateur radio, vérifia sa feuille de code et s'exclama, sidéré : « Oh mon Dieu¹⁵ ! »

Il montra le message au deuxième opérateur radio, Mort Rubin. « Incroyable ! » commenta Rubin. Le message les informait que le Débarquement était remis à plus tard. La flotte

de huit cent soixante-cinq navires devait rebrousser chemin et rentrer en Angleterre.

Rubin accueillit prudemment la nouvelle. « S'agissait-il d'un faux message envoyé par les Allemands? Mais si c'était le cas, il était très bien imité. » Même si celui-ci ne provenait pas de l'ennemi, les contrordres de ce genre étaient un véritable cauchemar pour les capitaines. Il était en effet fort possible qu'une partie des navires ne l'aient pas reçu, et Rubin eut une vision d'horreur. Un « contre-torpilleur ou un dragueur de mines pourrait continuer l'assaut en solitaire, dévoilant ainsi notre jeu aux Allemands¹⁶ ». Il était essentiel de s'assurer que l'information avait été transmise à tous.

Toujours à l'avant-garde, le LCC 60 de Howard Vander Beek avait capté le message codé « Post Mike One », annonçant l'avortement de l'opération. Après avoir vérifié son authenticité, il amorça le demi-tour dans la seconde, espérant que les centaines de navires de la flotte suivraient le mouvement.

Dans une mer aussi agitée, une telle manœuvre était excessivement complexe. Beaucoup de bâtiments en remorquaient d'autres, ce qui exigeait « des qualités de marin exceptionnelles ». La moindre erreur pouvait emmêler les câbles tracteurs autour des hélices. Mais alors qu'une aube pâle commençait à diluer l'obscurité, la puissante Force U effectua le demi-tour peut-être le plus grandiose de l'histoire de l'humanité, décrivant un gigantesque demi-cercle qui ramena lentement tous les bateaux vers l'Angleterre.

La déception était grande à bord du LCC 60. Les hommes de Howard Vander Beek étaient « épuisés, trempés d'eau de mer et affamés ». Depuis plus de dix-huit heures, ils sautaient sur les crêtes et dégringolaient dans les creux, chevauchant les vagues folles d'un monstrueux rodéo aquatique. Et voilà qu'on leur demandait de retourner à Weymouth dans l'attente de nouveaux ordres...

La seule consolation pour Vander Beek fut de se retrouver pour le reste de la journée dans la « confortable vieille maison » d'une accueillante famille anglaise. Il prit « un repas reconstituant » puis fut conduit à un « lit de plume chaud et douillet¹⁷ ». Cela n'empêchait pas la déception. La première tentative de débarquement en France occupée avait été déjouée non par Rommel, ni même par les batteries allemandes du littoral,

mais par l'ennemi national de l'Angleterre : son épouvantable mauvais temps.

Un opposant qui n'avait pas dit son dernier mot.

À Paris, le vent était encore violent en ce dimanche matin alors que le professeur Walter Stübe arrivait au palais du Luxembourg pour se rendre à son bureau doré du deuxième étage. La croix gammée géante battait furieusement en haut de son mât à l'entrée, et des nuages bas balayaient à toute allure les toits de la capitale.

Stübe était le chef météorologiste de la Luftwaffe, expert en fronts froids et en dépressions atlantiques. Il se désolait : on ne pouvait pas faire de miracles quand on devait travailler avec des outils de plus en plus rudimentaires. Trois ans plus tôt, il avait encore eu accès à des données provenant de contrées aussi lointaines que l'île Jan Mayen, le Groenland et le Spitzberg. Mais la station météorologique allemande de Jan Mayen avait été abandonnée, et celle de l'île Sabine, terre désolée au nord du Groenland, avait été détruite par les bombardiers américains. Même si les observateurs arrivaient encore à collecter des données au Spitzberg, peu d'informations utiles parvenaient au professeur Stübe. C'était un sérieux handicap. Contrairement à ses homologues des pays alliés, qui recevaient des observations de tout l'Atlantique nord, Stübe devait se contenter de celles que les pilotes de la Luftwaffe ramenaient de leurs missions au-dessus des zones maritimes.

Sa seule autre source d'information était un officier de la marine stationné au Havre, qui lui téléphonait tous les soirs pour lui donner ses relevés barométriques et les hauteurs de précipitations. Un habitué des lieux remarqua que Stübe pour l'essentiel « s'en remettait à sa boule de cristal » et Stübe lui-même était pleinement conscient de l'impossibilité de réaliser des prévisions précises. « Voilà pourquoi j'ai des cheveux blancs », confia-t-il à un visiteur.

Stübe assista à la réunion d'état-major du dimanche à 10 h 30. Il assura qu'il n'y aurait aucune possibilité d'invasion alliée pendant les quelques jours à venir car « les conditions météo se dégradent ». Les informations du Havre révélaient que « le baromètre descendait, et la couverture nuageuse était de huit dixièmes au-dessous de six cents mètres, et de dix dixièmes

au-dessus¹⁸. » Dans de telles conditions, les avions alliés ne pouvaient pas voler.

Stübe avait étudié les précédentes offensives (en Italie et ailleurs) et noté que les Alliés ne passaient à l'attaque que si le beau temps était assuré. Autre indication sûre qu'il n'y aurait pas d'invasion dans l'immédiat: la côte du nord de la France allait être éclairée par la pleine lune pendant les trois prochains jours. Or, en Sicile, les Alliés avaient attaqué alors que la lune était dans son premier quartier. De même, dans le désert d'Afrique du Nord, les Britanniques n'avaient jamais attaqué par nuit de pleine lune.

À l'issue de cette réunion matinale, le professeur Stübe communiqua ses prévisions par téléphone au commandant Hermann Müller, chef météorologiste au Q.G. souterrain du feld-maréchal von Rundstedt à Saint-Germain-en-Laye. Sachant que von Rundstedt était « très conscient de l'importance de la météo et qu'il prenait les prévisions très au sérieux¹⁹ », Stübe tenait à lui livrer les informations les plus récentes. Le commandant Müller avait reçu de son côté d'autres données qui différaient légèrement de celles de Stübe. On pouvait en tirer la conclusion qu'une opération aérienne pourrait « être relativement possible²⁰ », et un débarquement maritime concevable, bien que la tempête sévissant sur la Manche rende les conditions rien moins qu'idéales. Müller était d'accord avec les conclusions du professeur, et estimait comme lui qu'un débarquement était extrêmement improbable dans les prochains jours. Il demanda cependant à refaire le point sur la situation plus tard dans la journée, quand il serait en possession des dernières mesures du Havre.

Le moment venu, cette mise à jour ne fit que confirmer la première opinion des deux hommes. Il n'y avait « aucun signe de beau temps dans un avenir proche » et de fortes probabilités pour que la tempête s'intensifie. La Luftwaffe considérait même les prévisions si défavorables que les unités antiaériennes furent autorisées à se mettre au repos.

Le feld-maréchal Rommel partageait les conclusions de ses météorologistes: pour lui, il n'y aurait pas d'invasion alliée dans un avenir proche. Il notait que l'ennemi n'avait « pas profité de trois périodes de beau temps en mai pour l'invasion », et ajoutait: « Aucune autre période propice n'est à prévoir dans

les semaines à venir²¹. » Le ciel de plomb ne faisait que confirmer ses impressions. Ce dimanche matin, à son réveil, le vent gémissait dans les tourelles de La Roche-Guyon et malmenait les rhododendrons géants, arrachant les pétales et les soufflant dans les rigoles où ils s'amassaient comme de la neige molle. La grisaille de ce matin glauque était telle qu'il fut obligé d'allumer sa lampe de bureau.

La décision de Rommel était prise. Il partirait pour l'Allemagne dès le matin pour aller fêter l'anniversaire de sa femme, Lucie-Maria, née un 6 juin. Il lui avait acheté une paire de chaussures en daim grises faites main, chères, chics et très parisiennes, qu'il tenait absolument à lui offrir en personne.

Rommel avait un autre motif beaucoup plus important que les chaussures en daim de sa femme pour rentrer en Allemagne. Il espérait arriver à voir Hitler pour l'implorer de placer sous son seul commandement les deux divisions blindées stationnées à l'ouest de Paris – la 12^e Panzerdivision SS et la Panzer Lehr. Rommel redoutait en effet que sans ces troupes, il lui soit impossible de repousser l'invasion alliée qui s'annonçait.

Après un petit déjeuner pris sur le pouce, juste une tartine de miel, il dit rapidement au revoir à son état-major et monta dans sa décapotable Horch noire. Il posa le carton à chaussures à côté de lui puis se pencha vers son chauffeur. « Vous pouvez démarrer, Daniel²². » Il ne voulait pas trop tarder car il y avait douze heures de route pour rentrer chez lui à Herrlingen, dans le sud de l'Allemagne.

La Horch prit l'allée jusqu'au portail, et les sentinelles firent un salut martial avant de refermer la grille de fer forgé du château de La Roche-Guyon.

Goronwy Rees, officier de planification stratégique, avait un point commun avec le feld-maréchal Rommel : il savait que l'invasion alliée dépendrait de la météo. Mais contrairement à lui, il était l'une des rares personnes à connaître le déroulement de l'opération Overlord dans ses moindres détails. Il appartenait à l'état-major du général Montgomery depuis plusieurs mois et avait participé à toutes les phases de l'organisation de l'invasion. Au seuil du grand jour, il avait

été chargé de faire signer l'ordre d'opération par tous les commandants en chef.

Cette tâche lui prit plus de temps qu'il ne l'aurait pensé. Par exemple, quand il apporta le document à Trafford Leigh-Mallory, commandant en chef des forces aériennes alliées, ce dernier « s'acharna à lire ce gros pavé du premier au dernier mot, en s'arrêtant à la moindre virgule mal placée ». Rees tenta de lui faire accélérer le mouvement. « Il est impossible de changer quoi que ce soit, expliqua-t-il. Tout est déjà approuvé²³. » Mais Leigh-Mallory ne se laissa pas décourager. La victoire, il en était persuadé, dépendrait du moindre détail.

L'opération Overlord ne pouvait être lancée qu'une nuit de pleine lune avec une marée basse au lever du jour. Ces exigences réduisaient considérablement les dates possibles pour le Débarquement. Il faudrait aussi du beau temps. Mer calme, ciel clair, et pas plus qu'un léger souffle de vent. Toutes ces conditions, considérées comme essentielles, devaient être réunies. C'était bien là que le bât blessait.

Ce dimanche-là, quand le général Eisenhower convoqua le chef météorologiste, James Stagg, à une réunion à 4h15 du matin, il ne se rendait pas compte que ses trois équipes de prévisionnistes étaient prêtes à s'étriper. Les Américains trouvaient leurs homologues britanniques trop prudents. Les Britanniques trouvaient les Américains trop sûrs d'eux. Quant aux spécialistes du service météo de la marine, ils étaient fortement agacés par l'arrivisme de Stagg. Il « courait après les honneurs²⁴ », estimait Laurence Hogben, un jeune Néo-Zélandais de l'équipe de la marine.

Les Américains avaient à leur tête deux Californiens « forts en gueule », Ben Holzman et Irving Krick, qui avaient passé les années d'avant-guerre à faire la pluie et le beau temps chez les réalisateurs d'Hollywood. Krick, une vraie tête de mule, était particulièrement irritant. Ses rivaux estimaient que c'était « un commercial jusqu'au bout des ongles²⁵ ». Il était tellement aveuglé par une confiance en lui mal placée qu'il affirmait pouvoir donner des prévisions fiables à cinq jours. Cette prétention mettait en rage les Britanniques qui le faisaient taire en rétorquant que la Manche était somme toute un peu plus compliquée que la côte ouest des États-Unis.

Un argument d'une vérité indéniable. L'équipe des météorologistes britanniques était dirigée par un ancien combattant de la guerre de 14, Charles Douglas, dit « C.K.M. », un homme maigre et austère dont « l'attitude distante²⁶ » masquait une intelligence stratosphérique, et une mémoire sans faille des phénomènes et aléas du climat sur une période d'un demi-siècle. Il soutenait que les prévisions pour la Manche ne pouvaient pas dépasser quarante-huit heures.

James Stagg était chargé de relever les copies des trois équipes et de les rassembler pour en tirer un rapport cohérent. Tâche épineuse, d'autant qu'il avait beau se vendre au général Eisenhower comme étant *le* grand spécialiste à l'affût des moindres soubresauts des creux barométriques, il n'avait en fait pas suivi de formation spécialisée, et ses opinions, comme le disait son groupe de prévisionnistes, « ne valaient pas tripette²⁷ ».

Il trouvait épuisant d'évoluer sans filet sur « une corde même pas très raide²⁸ », d'autant qu'Eisenhower semblait le croire en possession d'une baguette météo magique. « Donnez-nous seulement cinq belles journées sans vent, c'est tout ce que nous vous demandons pour y aller²⁹. » Facile à dire, et pratiquement impossible à faire. Cette réunion du dimanche avant l'aube fut particulièrement tendue, car Stagg fut obligé d'avouer à Eisenhower qu'il ne pouvait annoncer aucun changement dans l'épouvantable tempête de printemps qui faisait rage. Il était même d'avis que la couverture nuageuse serait si épaisse dans les jours à venir qu'il serait impossible d'envoyer un soutien aérien. Eisenhower, morose, dut bien se rendre à l'évidence : « Si l'aviation ne peut pas agir, il faut retarder³⁰. »

Dans les heures qui suivirent cette réunion au sommet, l'ambiance se dégrada sensiblement. En milieu de matinée, sa réunion avec les météorologistes « fut la plus houleuse³¹ » de toutes, personne n'étant d'accord sur rien.

Mais tout noir nuage ayant sa frange d'or, Stagg fut averti qu'un large front froid se dirigeait vers l'est sur l'Atlantique. Si les relevés étaient justes, ce front allait dégager le ciel et apporter une accalmie en mer pendant une grande partie du mardi 6 juin. Il s'agissait non seulement d'une fenêtre d'action possible pour le Débarquement, mais l'éclaircie permettrait à l'aviation d'agir.

Ce dimanche 4 juin dans la soirée, alors que les horloges de Southwick House sonnaient la demie de 21 heures, Stagg présenta ses conclusions au général Eisenhower et à son état-major dans la vieille bibliothèque. Les doubles rideaux imposés par le black-out, hermétiquement clos, n'empêchaient pas d'entendre la pluie mitrailler les vitres. Les trois commandants en chef d'Eisenhower étaient présents – l'amiral Sir Bertram Ramsay, le général Bernard Montgomery et le général Sir Trafford Leigh-Mallory – ainsi que leurs chefs d'état-major.

Stagg leur fit part de ses prévisions favorables pour le 6 juin, puis répondit à quelques questions. Ceci fait, il quitta la pièce pour laisser Eisenhower prendre sa décision. Il discutait encore dans le couloir quand le commandant suprême sortit de la bibliothèque d'un pas énergique. « Eh bien, Stagg, lança-t-il avec un grand sourire, nous relançons l'opération. Mais pour l'amour du ciel faites que vos prévisions se maintiennent³². » Une décision finale et irrévocable serait prise à 4h15 le lendemain matin, mais Eisenhower avait tiré le coup d'envoi et l'invasion ne pourrait bientôt plus être stoppée.

Staggs rentra vite à son camp de toile dans les bois de Southwick House, remontant son col pour se protéger de la pluie battante. Le vent soufflait toujours violemment et le ciel noir était « chargé de nuages épais et bas³³ ». On n'était pas en Angleterre pour rien.



En juin 1944, le sud de l'Angleterre était devenu un immense centre de regroupement de matériel militaire. Ici, des femmes de l' Auxiliary Territorial Service (ATS) vérifient le gonflage des pneus.

Code secret

Il pleuvait encore des cordes le lendemain matin, 5 juin, et le ciel était si noir que l'été aurait aussi bien pu avoir mis la clé sous la porte. Dans un millier de camps militaires et deux cent soixante-dix-neuf mille tentes kaki, les hommes patientaient sous des toiles battues par le vent, attendant en vain que le ciel se dégage. Ils buvaient des litres de thé et fumaient leurs Player's Navy Cut à s'en brûler les poumons.

Dans les derniers mois, le sud de l'Angleterre s'était transformé en un vaste centre de regroupement s'étendant de Douvres au Devon. Onze mille avions et près de trois cent cinquante mille véhicules y avaient été rassemblés, camouflés aux yeux inquisiteurs de la Luftwaffe. Le grand jour arrivant, on les avait rapprochés de la côte, et la première semaine de juin venue, les petites routes de campagne de six comtés s'étaient transformées en rivières de boue au passage de monstrueux et bizarres engins : bulldozers blindés, autochenilles amphibies et 4x4 Dodge. Ils avançaient pare-chocs contre pare-chocs, les camions Chevrolet à benne ouverte transportant des GI en uniforme impeccable, barda réglementaire et raie sur le côté.

Cet été-là, il ne poussa pas de blé dans les champs mais des munitions, des milliers d'hectares de mortiers, d'obusiers et de canons antiaériens. Une masse incroyable de matériel – vingt-trois millions de tonnes – avait traversé l'Atlantique en

provenance d'Amérique du Nord; il y en avait tant qu'il fallut poser deux cent soixante-quinze kilomètres de voies ferrées pour leur permettre de circuler dans la campagne anglaise. Et en haut dans le ciel, les Spitfire et les Lancaster britanniques étaient maintenant accompagnés des Liberator, des Dakota et des chasseurs américains P-38 Lightning à double fuselage.

Ah l'Amérique! Pour un certain petit garçon de Clapham, évacué de la banlieue londonienne à la campagne, l'arrivée des beaux GI tirés à quatre épingles était encore plus fascinante que celle d'un cirque. Les Américains étaient magnifiques. Ils avaient les dents blanches, et (encore mieux) de grandes poches renfermant des provisions inépuisables de chewing-gums à la menthe. À côté d'eux, les soldats britanniques, rudes et peu reluisants, ressemblaient à des « clients de friperie » avec leurs treillis mal taillés et leurs gros brodequins.

Le petit garçon émerveillé* ne pouvait détacher les yeux des Américains qui passaient « dans leurs incroyables et puissants mastodontes tout-terrain vert olive à l'acier blindé étincelant, dotés de ce qu'un concessionnaire appellerait des options, mais de celles que l'on n'aurait jamais trouvées dans des voitures civiles ». Par exemple, « des roues de secours profondément rainurées, des treuils, des câbles de remorquage, des extincteurs ». Après cela venaient les jeeps motorisées, « hérissées de longues antennes et harnachées de capotes rudimentaires en toile qui battaient sur la carrosserie au même rythme que les sacs de selle des cow-boys galopant dans la prairie¹ ».

À la fin mai, tous ces véhicules – américains, britanniques, canadiens – se retrouvèrent sur la côte, sans retour possible. Le compte à rebours de l'opération Overlord avait commencé et les soldats, en attendant d'être envoyés en Normandie, étaient « confinés » dans des camps de rassemblement à l'écart du reste du monde. « Et soudain, des barbelés surgirent autour de nous, nota un sergent d'artillerie. Des bérets rouges, des bérets bleus avec des chiens patrouillaient le périmètre. Personne n'avait le droit de partir, et personne ne pouvait entrer². »

Il y avait mille deux cents camps de ce type, ainsi qu'une douzaine de zones de rassemblement sur le littoral, et

* Ce petit garçon, John Keegan, devait devenir l'un des plus grands historiens militaires du XX^e siècle et l'auteur de *Six armées en Normandie*.

cent trente-trois terrains d'aviation disséminés partout dans les îles britanniques. Une de ces bases aériennes, nichée au fin fond de la campagne du Dorset, fut choisie pour le lancement d'une opération hautement secrète. Ce lieu anonyme donnerait en effet le coup d'envoi du jour J, un lever de rideau d'une telle témérité qu'aucun de ceux qui allaient y prendre part n'espérait en revenir vivant.

Les hommes avaient été transportés jusqu'à la base dans des wagons plombés au cas où il y aurait eu un traître parmi eux : il était essentiel que l'emplacement du camp reste secret. Partis d'un cantonnement dans la plaine de Salisbury, ils ne virent rien de la vallée de Blackmore ni de la vallée de la Stour qu'ils traversaient, rien non plus des villages des environs immédiats, aux doux noms de la vieille Angleterre : Lytchett Matravers, Winterborne Stickland, Gussage St Michael. Ils savaient seulement qu'ils allaient être enfermés dans « l'un des nombreux camps militaires de haute sécurité entourés de clôtures de barbelés étroitement surveillées ». Un panneau se dressait à l'entrée : « SECRET – DÉFENSE D'ENTRER À TOUTE PERSONNE ÉTRANGÈRE AU SERVICE³ ». Des gardes armés effectuaient des rondes. Les chiens étaient prêts à intervenir. Si un soldat faisait le mur, il risquait d'être abattu.

Ce camp se trouvait à Tarrant Rushton dans le Dorset, attendant à la base aérienne de la RAF. Denis Edwards et ses camarades du régiment d'infanterie légère, l'Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry, avaient appris par la rumeur que « quelque chose allait très certainement se passer⁴ ». Mais les heures, puis les jours s'écoulant sous une pluie ininterrompue, ils en venaient à désespérer que les avions puissent jamais décoller.

La mission de ces hommes pour le jour J serait d'une importance capitale : ils devaient préparer l'assaut sur la France occupée grâce à un coup de main audacieux – un raid pour lequel ils seraient parachutés à l'intérieur des lignes ennemies. Bien avant le débarquement des forces navales, ils devaient faire une incursion dans la campagne française pour prendre deux ponts d'une immense importance stratégique, l'un à Ranville et l'autre à Bénouville.

Du contrôle de ces ponts dépendrait le succès du Débarquement. L'un traversait l'Orne, l'autre le canal de Caen

à la mer, dont les cours étaient parallèles, vers le nord. Si ces deux points de traversée restaient aux mains des Allemands, les troupes alliées arrivant par Sword Beach risquaient de rester prisonnières dans la tête de pont. Et si les forces de débarquement restaient bloquées, les divisions blindées SS débouleraient par ces mêmes ponts et rejetteraient les soldats à la mer dès leur arrivée.

Denis Edwards, âgé de 19 ans, avait l'air trop jeune pour participer à une mission aussi dangereuse. Les joues fraîches et un sourire de gamin, il aurait pu être scout ou cadet de la marine. Il était pourtant loin d'être naïf et n'ignorait rien des dangers qui l'attendaient. « Terriblement risquée, disait-il de la mission. Il y avait énormément d'inconnues qui faisaient que le raid pouvait tourner mal. » Ses jeunes camarades de la compagnie D nourrissaient comme lui toutes sortes de craintes. « Et si les Allemands contre-attaquaient? se disaient-ils. Et si les forces navales ne perçaient pas les défenses allemandes à temps⁵? » Les organisateurs de l'opération n'étaient pas vraiment en mesure de les rassurer. Comme le reste des actions prévues pour le jour J, tout dépendrait des hommes sur le terrain.

Ces incertitudes les inquiétaient tous, Edwards le premier. Il souhaitait de tout cœur faire preuve de la même bravoure que son père pendant la Grande Guerre. Edwards senior s'était vu décerner le surnom de « Rubber-Guts » (Tripes en caoutchouc) pour ses exploits d'observateur en ballon, une mission qui n'était pas de tout repos. Il repérait les batteries ennemies depuis sa nacelle, qui était devenue une cible de choix pour les pilotes de chasse allemands. Les aviateurs s'amusaient à cribler le ballon de balles puis attendaient de le voir descendre un peu trop vite. Heureusement, ils ne parvinrent jamais à déchirer complètement l'enveloppe, ce qui fit que Rubber-Guts fut bien vengé quand son grand ennemi, l'as de l'aviation allemand Manfred von Richthofen, dit le Baron rouge, fut abattu dans son secteur de bataille, et qu'il assista à son enterrement.

Les gars de l'équipe de Denis Edwards avaient un grand avantage sur les milliers d'autres soldats prêts à être déployés. Leur commandant, John Howard, les avait entraînés avec un talent d'alchimiste, et avait su transformer le plomb en or.

Ex-policier de l'Oxfordshire âgé de 32 ans, Howard était un homme au physique rude – sa difficile enfance dans un milieu ouvrier lui avait donné de la ressource et une profonde foi en sa faculté de triompher de l'adversité.

Au cours d'un entraînement de plusieurs mois, il avait fait subir à ses hommes un programme très particulier, reposant presque exclusivement sur la condition physique. Il les avait obligés à nager dans des rivières glacées (nus, en plein hiver), à faire des marches forcées de cinquante kilomètres dans les tourbières, et à traverser sur le ventre les champs de tir pendant les exercices à balles réelles.

Son programme semblait provenir tout droit de celui des plus strictes pensions britanniques. Edwards et ses amis avaient pris l'habitude, après un « réveil brutal⁶ », de sauter du lit dans les petits matins d'hiver pour l'entraînement. On les lâchait dans la plaine gelée de Salisbury, et ils devaient rentrer au camp par leurs propres moyens sans se faire prendre par les patrouilles chargées de les pourchasser.

C'était un programme épuisant. Pendant les premiers mois, les hommes avaient été presque brisés. Un camarade de Denis Edwards, Wally Parr, faillit craquer d'épuisement, et par moments eut envie « de tout laisser tomber », surtout pendant l'hiver. « On avait les pieds massacrés, pleins d'ampoules, on saignait de partout, on avait le dos cassé, et on passait des nuits et des nuits dans la plaine de Salisbury à dormir sur le sol gelé dans un brouillard glacé⁷. »

Une seule chose leur permettait de tenir : leur dévouement total à leur commandant. Ils lui reprochaient d'être « le plus tyrannique des chefs⁸ », et lui en voulaient à mort quand il les tirait du sommeil en pleine nuit, mais ils reconnaissaient en lui un professionnel exceptionnel, un homme dont la devise était simple : « Toujours gagner⁹ ».

Il fallait qu'ils soient à moitié morts pour qu'il leur autorise une sortie à Salisbury, où ils s'appliquaient à faire la fête aussi fort qu'ils s'entraînaient. Ils « buvaient comme des trous et provoquaient des batailles rangées avec les Américains ». Des conflits qui se réglaient brutalement à coups de poing. Même dans les bagarres d'ivrognes, il leur fallait gagner. Les habitants de Salisbury en vinrent à redouter les jours de permission des

hommes de Howard. « Pour eux, nous n'étions qu'une bande de vauriens qui descendait sur la ville¹⁰. »

Vint le moment où, entraînés, briefés, bien armés, ils n'eurent plus qu'à attendre le grand jour. Mais le ciel était gris, il pleuvait, et aucune opération aérienne ne serait lancée tant que le mauvais temps continuerait. Ce n'était pas le pire. Ils apprirent que la 12^e Panzerdivision SS et la 21^e Panzerdivision avaient été rapprochées des deux ponts qu'ils étaient chargés de prendre. « Putain, pas de chance », se dirent-ils en apprenant que ces divisions étaient composées par « la fine fleur des Jeunesses hitlériennes, tous des nazis fanatiques¹¹ ».

Le lundi 5 juin au matin, les hommes étaient irritables et impatients de partir. La tempête faisait encore rage, la pluie battait les toiles de tente du camp, mais on disait que le feu vert allait être donné. Edwards fut averti que bien que les conditions « soient loin d'être idéales pour une opération aéroportée¹² », les troupes navales ne pourraient plus très longtemps rester dans leurs bateaux. Il était possible, et même probable, qu'ils partiraient pour la France dans les douze heures à venir.

Guillaume Mercader se réveilla tôt en ce lundi matin de grisaille, et enfila sa tenue de cycliste de l'équipe La Perle : il devait passer la journée à pédaler contre un fort vent d'ouest vers Lamberville en passant par la forêt de Cerisy. Ce n'était pas un temps à faire du vélo : les rafales étaient si violentes qu'il avait du mal à avancer.

Mercader devait rencontrer des membres de son réseau. Il verrait entre autres le père Martin, le prêtre des lieux, et la châtelaine, Mademoiselle de Siresme. La propriétaire du château avait aussi beaucoup de terres, et pouvait ainsi renseigner la Résistance sur la mise en place par les Allemands des pieux antiplaneurs.

Mercader parcourut beaucoup de route ce jour-là, et ne rentra chez lui à Bayeux qu'en milieu d'après-midi. Sur le chemin du retour, il fut surpris de voir, comme il le raconta plus tard, « une activité très importante et inhabituelle de l'aviation alliée ». Il y avait beaucoup plus d'avions dans le ciel qu'en temps normal, et les bombardiers semblaient se diriger vers des cibles situées très à l'intérieur des terres. Étonné qu'on ait choisi une journée aussi nuageuse pour mener un raid de

grande envergure, il se demanda si c'était le signe que quelque chose d'important se préparait. Il ouvrit sa porte, entreposa son vélo, puis descendit à la cave pour écouter les *messages personnels** à la BBC sur son poste de TSF clandestin.

Les centaines de messages diffusés tous les soirs ne voulaient strictement rien dire pour personne, sauf pour leur destinataire. «Napoléon a perdu son chapeau» pouvait annoncer un sabotage. «Jean a une moustache très longue» pouvait désigner un pont à faire sauter.

Depuis plus de soixante-douze heures, Mercader attendait le message annonçant le Débarquement allié. Deux phrases seraient diffusées vers 18h30 pour donner aux saboteurs le signal d'entrer en action. Cela signifierait aussi que le Débarquement allié aurait lieu dans les heures suivantes.

Ce soir-là, comme tous les jours à 18 heures, il brancha la BBC, n'écoutant que d'une oreille distraite cette litanie sans queue ni tête très ennuyeuse. Mais à 18h30 précises, il eut un sursaut.

«*Il fait chaud à Suez.*» C'était la première partie.

Après un temps, la seconde partie fut diffusée: «*Les dés sont sur le tapis.*»

Il eut d'abord «les jambes coupées en entendant ces messages codés», cloué sur place par l'incroyable portée de l'annonce. Ainsi, le moment était venu. L'invasion alliée était sur le point de commencer.

La paralysie ne dura guère. Il se leva d'un bond. «Très vite, j'ai retrouvé mes esprits», raconte-t-il. Il éteignit la radio et remonta. «J'ai grimpé l'escalier de la cave quatre à quatre.» Le souffle court, surexcité, il rapporta à sa femme, Madeleine, ce qu'il venait d'entendre. «La nuit, dit-il, allait être longue.»

Malgré la fatigue d'une journée éreintante, il remonta sur son vélo et partit alerter ses agents «d'un débarquement imminent¹³». Tous les membres du réseau devaient absolument être avertis.

Guillaume Mercader n'était pas le seul à guetter les messages ce soir-là. Robert Le Nevez, un autre résistant, écoutait la même diffusion de la BBC quand il entendit l'appel pour

* En français dans le texte. Tous les messages diffusés par Radio Londres sont en français dans le texte.

son réseau de saboteurs de Saint-Clair. « *Le champ du laboureur dans le matin brumeux.* » C'était le signal. Survolté, il fonça à vélo chez son ami André Héricy pour lui annoncer l'extraordinaire nouvelle. « C'est pour ce soir ! Tu entends¹⁴ ? »

Héricy, jeune menuisier impulsif de 23 ans, avait rejoint le maquis de Saint-Clair deux ans plus tôt. Il faisait partie d'une génération très consciente de s'être fait voler sa jeunesse par les Allemands. Ce moment, il l'attendait depuis 1940. Il embrassa sa femme et son fils âgé de seulement dix semaines et suivit son ami dehors dans la bruine et le vent. « J'ai pris mon vélo, et hop ! Rien ni personne n'aurait pu m'arrêter cette nuit-là¹⁵. » Les deux jeunes gens pédalèrent à toute vitesse sous la lune jusqu'à un bois détrempé derrière une ferme de Saint-Clair, le lieu de rendez-vous des saboteurs.

Une petite quinzaine d'autres résistants était déjà là, ainsi que le chef de la bande, le capitaine Jean, de son vrai nom Jean Renaud-Dandicolle, très respecté des jeunes qu'il dirigeait. Son arrivée à Saint-Clair quelques semaines plus tôt n'avait pas manqué de panache : il était descendu du ciel, archange vengeur parachuté d'Angleterre, un poste émetteur dans son sac à dos. Il avait expliqué aux maquisards qu'il venait de passer plusieurs mois auprès du général de Gaulle à Londres.

Il était bien préparé et savait très exactement ce qu'il fallait faire. Leur principale mission était capitale : faire sauter les rails de la ligne Caen-Flers. Cette voie ferrée était « essentielle pour l'acheminement [...] des armements allemands vers les plages¹⁶ ». Elle était aussi indispensable au déplacement des troupes. Si on ne la détruisait pas, les Allemands pourraient envoyer leurs divisions en renfort vers la côte normande.

Sur le groupe de douze garçons, le capitaine Jean demanda cinq volontaires. Héricy leva tout de suite la main, ainsi que Le Nevez et trois autres. Leur capitaine leur donna à chacun des petits cadeaux tirés de ses réserves : un pistolet, des détonateurs, et une musette pleine d'explosifs. Il leur laissa ensuite le choix entre un pistolet-mitrailleur Sten et une carabine automatique – des armes qui avaient été parachutées dans le secteur quelques nuits plus tôt. Les hommes enfilèrent des blousons américains pour tromper l'ennemi s'ils se faisaient repérer. « En effet, il fallait faire croire aux éventuels témoins allemands de l'attaque qu'il s'agissait de l'action d'un

commando américain et non de maquisards normands¹⁷. » De cette façon, on réduirait les risques de représailles contre la population civile.

Ainsi sommairement déguisés mais bien armés, ils allèrent à Grimbosq à vélo dans le noir « à travers les petits chemins », en faisant « de multiples détours ». Ils mirent leurs bicyclettes en lieu sûr et marchèrent à travers les herbes mouillées jusqu'à la voie ferrée. Après un haut talus, les rails se divisaient. C'était là leur objectif, un aiguillage de la ligne Caen-Flers. La tension était haute car il y avait des gardes allemands partout, mais les saboteurs étaient dissimulés par le virage de la voie ferrée.

Ils se mirent au travail à toute vitesse. « Nous avons rassemblé les pains de plastic avant de les pétrir et de les fixer le long de chaque rail, juste à une bifurcation, de manière à en faire sauter huit d'un coup. » On leur avait donné trois types de détonateurs, de trente secondes, de trois minutes et de cinq minutes. Héricy discuta un peu avec les autres pour savoir lequel utiliser. « Comme personne ne nous avait inquiétés, on a opté pour le détonateur vert de cinq minutes. »

Son cœur battait à tout rompre. Les cinq hommes rêvaient de ce moment depuis des années. Héricy le disait bien : « Une seule chose nous importait : participer à la Victoire et mettre les Allemands hors du territoire national¹⁸. »

Ils déclenchèrent le détonateur : « On a appuyé dessus et bondi comme des fous vers le talus qu'on a escaladé avec des ailes. » Ils s'abritèrent derrière un tas de bûches humides pour se protéger de l'explosion. Si tout se passait comme prévu, au bout de cinq minutes, il y aurait un beau feu d'artifice.

Depuis le crépuscule, les heures avaient été tout aussi longues et chargées pour le colonel Helmuth Meyer, officier de renseignement nazi « au visage long, exubérant et retors », un homme dont l'expression révélait la noirceur de l'âme.

Le colonel Meyer était chargé du contre-espionnage au sein de la 15^e armée, et dirigeait la seule unité chargée de l'interception radio. Il considérait que son travail était de la plus haute importance pour l'effort de guerre et se sentait incompris de ses supérieurs, qui ne prenaient pas ses activités au sérieux.

Meyer exigeait beaucoup de conscience professionnelle de son équipe. « Il allait même jusqu'à demander à ses spécialistes

de l'interception d'écouter les ordres radio lancés depuis les jeeps de la police militaire britannique chargée de faire avancer les troupes sur les routes en Angleterre.»

Mais cela n'était rien à côté de sa priorité absolue. Il «voulait à tout prix» découvrir les plans de débarquement des Alliés, et avait la certitude que la clé de l'énigme se trouvait dans les diaboliques *messages personnels* de la BBC. «Il avait inventé toutes sortes de moyens pour tirer au clair la signification de ces messages.» Ces «moyens» passaient par les interrogatoires et la torture: «Les méthodes de la Gestapo et de la SS pour arracher des informations aux résistants français capturés.» Par ce biais, et grâce à une écoute assidue des transmissions, il avait constitué un gros dossier sur les intentions des Alliés. C'était très bien, mais un vaste problème lui résistait: il n'y avait pas moyen de «démêler le vrai du faux¹⁹».

Meyer était basé au Q.G. de la 15^e armée à Tourcoing, grande ville du Nord à une vingtaine de minutes en voiture de Lille vers la côte. Les bureaux de ce Q.G. étaient regroupés au sein d'une zone interdite entre la rue de Melbourne et le canal de Tourcoing. Au centre, se trouvait un bunker en béton connu sous le nom de Maikäfer R608 (*Maikäfer* signifiant «hanne-ton»). Dans cette construction ultrasecrète, se trouvait une salle fortifiée enterrée. C'était dans ce souterrain que, derrière une cloison de verre, l'équipe de Helmuth Meyer écoutait les milliers de messages envoyés tous les jours par les Alliés.

À la fin du printemps 1944, il dirigeait une équipe de trente spécialistes du contre-espionnage qui avaient acquis la stupéfiante capacité d'identifier les opérateurs radio alliés selon leurs particularités. Heinz Herbst affirmait que l'on pouvait reconnaître les opérateurs à la manière dont ils transmettaient en morse. «Ils peuvent par exemple traîner sur un tiret, ou hésiter sur un point.» Ces signatures permettaient «de reconnaître les opérateurs, et nous leur avons donné des surnoms pour les désigner²⁰».

Quelques mois plus tôt, le colonel Meyer avait reçu une information très intéressante de l'Abwehr, le service du renseignement militaire à Berlin. C'était un détail qui pouvait avoir une influence directe sur l'issue de la guerre. On l'avait informé que les Alliés avaient l'intention d'utiliser les *messages personnels* de la BBC pour transmettre un avertissement général

à la Résistance française annonçant le début de l'invasion. Ce message serait constitué des premiers vers d'un poème de Verlaine. La première moitié serait transmise exactement une semaine avant le Débarquement, et la seconde juste avant.

L'écoute des messages de Radio Londres devint alors la priorité absolue de Meyer – une tâche longue et fastidieuse pour son équipe. L'objectif principal, comme on le lui avait maintes fois répété, étant « de découvrir où exactement l'invasion serait lancée ».

Les longues heures d'écoute furent enfin couronnées de succès. La moitié de la première strophe du poème de Verlaine fut repérée à 21 h 20 le jeudi 1^{er} juin : « *Les sanglots longs / Des violons / De l'automne* ». Le sergent Hans Reichling entendit le message dans ses écouteurs et déclencha aussitôt l'enregistreur pour ne pas manquer la répétition, puis il se précipita dans la pièce voisine où Meyer était à son bureau. « Mon colonel, la première partie du message a été diffusée. »

Après avoir écouté l'enregistrement, Meyer s'exclama : « Maintenant, il va se passer quelque chose ». Il fallait absolument capter la seconde moitié qui signifierait que l'invasion était sur le point de commencer.

Et en effet, à 21 h 33 le lundi 5 juin, ils captèrent les mots attendus. Reichling était de nouveau à l'écoute de Radio Londres quand la fin de la strophe fut diffusée : « *Blessent mon cœur / D'une langueur / Monotone.* » C'était la confirmation qu'ils attendaient. À moins que les Alliés n'aient monté une supercherie très complexe, les troupes allaient débarquer dans les prochaines heures.

Ce renseignement était d'une telle importance que Meyer courut au mess des officiers pour le communiquer au général de division Rudolf Hofman, le chef d'état-major de la 15^e armée. Comprenant immédiatement la gravité de la situation, celui-ci lança l'alerte au Q.G. de la 15^e armée. De là, l'information passa au groupe d'armées B, où elle fut reçue par le colonel Staubwasser. À son tour, il la fit parvenir au Q.G. de von Rundstedt, et de là, elle passa au Commandement supérieur de la Wehrmacht (OKW) à Berchtesgaden. Un bref délai s'écoula avant qu'elle n'arrive au général Alfred Jodl, le grand chef de l'état-major de la conduite des opérations. Et là, tout s'arrêta. « Le message resta sur son bureau. »

La fonction du général Jodl lui aurait permis de lancer l'alerte générale. Il aurait pu envoyer un avertissement à tous les postes de commandement du nord de la France, ainsi qu'à la Kriegsmarine et à la Luftwaffe. Il décida pourtant de ne rien faire. Il n'avait aucune confiance en Meyer et en ses renseignements. Au cours des dernières semaines, il y avait eu trop de fausses alertes. Pour lui, plus question de mettre sur le pied de guerre l'armée chargée de défendre la côte normande.

Le colonel Meyer n'en sut rien sur le moment. Il n'apprit la décision de Jodl que beaucoup trop tard. Furieux, il s'estima être « l'homme le plus dégoûté²¹ » de la Wehrmacht. Et ce n'était pas la première fois que son dur labeur était traité par le mépris. Son équipe exceptionnelle avait découvert que les Alliés arrivaient. Ils savaient que le Débarquement était imminent. Et pourtant la veille de l'attaque, alors que l'enjeu était si important, les commandants chargés de la défense des plages avaient été laissés dans l'ignorance.

Le commandant suprême des forces alliées, le général Dwight Eisenhower, confirma l'ordre d'invasion dans la nuit, ayant reçu l'assurance que l'accalmie aurait bien lieu. « O.K., lança-t-il, allons-y²² ! » C'était un ordre bien laconique pour la plus grande attaque navale de l'Histoire.

Il retourna plus tard à son Q.G. itinérant, une grande caravane installée à l'abri d'un bois sombre à un ou deux kilomètres de Southwick House. En d'autres circonstances, le décor bucolique aurait été un beau lieu de retraite. Des clématites sauvages s'accrochaient aux branches basses et des églantiers envahissaient le sous-bois. Mais par ce temps, le camp du quartier général était triste car il n'y « passait jamais de soleil, et la pluie détrempeait les toiles [...] en permanence, donnant à tout une odeur de moisi et d'humidité²³ ».

Si les environs étaient peu reluisants, la caravane elle-même était royale. Elle se composait d'un ensemble de trois remorques qu'Eisenhower appelait par plaisanterie « ma roulotte de cirque ». Elles avaient été spécialement aménagées par Monsieur G. V. Russell, spécialiste avant-guerre de la création de « night-clubs luxueux²⁴ » destinés aux starlettes et fêtards d'Hollywood. Le début de la guerre l'avait conduit à tourner ses talents vers l'aménagement de mobile homes, et il

avait ainsi transformé la caravane Lockheed d'Eisenhower en quartier général de campagne indépendant, avec kitchenette, douche et toilettes chimiques, sans oublier l'air conditionné, un générateur portable et un équipement radio complet. Linoléum noir brillant sur le sol, murs gris perle, sièges en cuir vert, on pouvait y faire la cuisine, regarder un film et planifier une invasion – ou même les trois à la fois en cas de besoin. C'était moins somptueux que le Q.G. de Rommel au château de La Roche-Guyon, il n'y avait ni trophées de chasse ni livres de collection ni bustes en marbre, mais on jouissait d'une totale autonomie. Même si l'invasion vacillait, si le monde sombrait, Eisenhower pourrait encore diriger la suite des opérations depuis ses wagons révolutionnaires.

Il ne passait pas seul la soirée de ce lundi. Un homme en qui il avait toute confiance était là : Harry Butcher, son aide de camp. Butcher n'avait pas vraiment le profil idéal pour remplir un poste aussi exigeant. C'était un jeune journaliste, bel homme et bel esprit, qui aimait briller en société et qui, s'il était mauvaise langue, l'était avec énormément d'esprit et de charme. Il avait fait la connaissance d'Eisenhower grâce au frère cadet du général, Milton, et la sympathie avait été mutuelle et immédiate. Eisenhower admirait l'anticonformisme de Butcher (qui n'était pas à cheval sur les règles et les principes), tandis que Butcher appréciait la force tranquille d'Eisenhower. Au bridge, Harry s'émerveillait que Ike puisse « déduire dès le premier tour d'annonces avec une précision extraordinaire le nombre de cartes de chaque couleur que ses trois autres partenaires avaient en main²⁵ ». Quand Eisenhower jouait, c'était pour gagner.

Deux ans après leur rencontre, à la recherche d'un aide de camp, Eisenhower avait demandé à Butcher si le poste l'intéressait, et tant pis si son domaine d'expertise était très éloigné de la marine. Harry s'y connaissait sûrement beaucoup mieux en produits chimiques et en fumier puisqu'il avait été rédacteur en chef d'une petite publication sur les engrais. Certains prétendirent par la suite qu'il excellait surtout à remuer la fange, mais même dans la boue, on peut trouver des pépites d'or. Ses Mémoires, tirés du journal qu'il tint pendant ses années auprès d'Eisenhower, nous éclairent sur les inquiétudes d'un

homme qui s'apprêtait à envoyer deux millions et demi de soldats dans la bataille.

Butcher se rendit vite indispensable, et devint pour Eisenhower – selon un admirateur – son « réceptionniste, aide de camp et ami à plein temps, porte-parole enthousiaste, et chroniqueur²⁶ ». Butcher lui-même décrivait ainsi son rôle : « mouche du coche, porteur d'eau, pourvoyeur de cigarettes, larbin²⁷ ». C'était un homme à tout faire qui excellait dans la principale de ses tâches, comme le reconnaissait Eisenhower : « Le boulot de Butcher est simple, disait-il, il m'empêche de devenir dingue²⁸. » Mais il ne fut pas facile de préserver l'équilibre mental d'Eisenhower la veille du jour J. Le commandant suprême fumait Chesterfield sur Chesterfield en s'inquiétant du sort des hommes qu'il envoyait se battre. « Combien de jeunes sont partis pour ne jamais revenir²⁹ », avait-il écrit huit semaines plus tôt. Il allait certainement y avoir encore plus de morts, qui tous pèseraient lourd sur sa conscience.

Harry Butcher n'était pas le seul à lui tenir compagnie en cette soirée difficile. Le troisième larron était une femme, Kay Summersby, chauffeur et secrétaire irlandaise du grand homme qu'elle connaissait depuis deux ans. Elle avait la beauté mélancolique des actrices des années 1940 : pommettes hautes, nez retroussé et sourcils bruns formés en deux arcs parfaits. Kay vivait sous l'ombre d'une tragédie car son fiancé avait été tué par une mine huit mois plus tôt. « Elle ne va pas très bien³⁰ », confiait Eisenhower qui trouvait peut-être une âme sœur en cette femme à la sensibilité à fleur de peau. Leur sympathie était mutuelle. Elle avouait d'ailleurs préférer « les Yankees faciles à vivre et marrants aux officiers britanniques stoïques et pleins de morgue ».

On disait beaucoup (mais ce ne fut jamais confirmé) qu'elle était la maîtresse d'Eisenhower. « Elle était vive et mignonne, disait d'elle John, le fils de Ike. Quant à savoir si elle avait des vues sur le Vieux, et jusqu'à quel point il aurait succombé à ses charmes, je n'en sais rien. » La femme d'Eisenhower, Mamie, se posa en tout cas des questions et prit très mal qu'il l'appelle sans cesse Kay par erreur au cours d'une brève permission passée chez lui en Virginie-Occidentale.

Quoi qu'il en soit, Kay Summersby était l'une des rares personnes capable de soulager ses angoisses. Elle se distinguait

aussi des autres chauffeurs de l'armée par un don particulier: elle «conduisait mieux que les hommes, et arrivait à diriger la grosse Packard dans le black-out total à travers la purée de pois londonienne avec seulement les filets de phare autorisés³¹». Quand ils rentraient à Southwick House, elle massait les épaules d'Eisenhower pour soulager ses tensions. «Ah, ça fait du bien», lui disait-il avec cet accent de l'élite, mi-anglais mi-américain, qu'on appelle «mid-Atlantic». Mais il ne se détendait jamais totalement, et sûrement pas pendant cette période où l'immense flotte voguait vers la France. «Dans ces heures d'angoisse précédant l'aube, quelle que soit la force exercée, je ne pus dénouer les muscles à la base de son cou.» Eisenhower était dans un inquiétant état d'épuisement nerveux. «Il avait les yeux rouges et était tellement fatigué que ses mains tremblaient quand il allumait une cigarette³².»

Kay redoutait que le poids des responsabilités soit trop lourd à porter pour un seul homme. Elle vit qu'il avait les larmes aux yeux quand elle le ramena d'une visite aux parachutistes américains en partance pour la Normandie. En cet instant, il était, dit-elle, «l'homme le plus seul au monde³³».

La tension de ce lundi soir devint presque intolérable. Ils attendirent tous les trois en silence dans la caravane chromée de Ike, «chacun plongé dans ses pensées, et tâchant par osmose psychologique de deviner celles du commandant suprême³⁴». Ce petit trio, chacun avec ses problèmes, ses peurs, son optimisme de façade, était une sorte de microcosme des régiments se dirigeant vers la Normandie.

À 1 h 15, Harry Butcher jeta l'éponge. «Bon, allez, j'en ai ma claque», dit-il en partant se coucher. Kay Summersby resta pour essayer de convaincre Eisenhower de se reposer. «Vous devriez aller vous allonger un peu.» Finalement, des heures plus tard, il accepta en lui disant: «Vous aussi, vous devriez en faire autant³⁵.»

Alors qu'elle retournait à ses quartiers à travers le camp de toile, elle eut l'étrange impression de se promener au milieu d'un village d'Indiens d'Amérique. Elle était triste, se sentait déplacée, déracinée. La guerre avait changé tout le monde.

André Héricy et son groupe de saboteurs se cachaient derrière leur stère de bois mouillé depuis, leur semblait-il, une

éternité. « On a attendu. Attendu. Et puis les uns après les autres, on a relevé la tête et on s'est regardés avec des mines consternées. » Il n'y avait pas eu d'explosion. Un lourd silence régnait. « Les cinq minutes avaient paru durer une heure. »

Et puis soudain ce fut l'explosion, d'une telle violence que la terre trembla sous eux comme un grand séisme. « On a repiqué du nez en mettant nos mains sur nos têtes. » Heureusement qu'ils étaient à l'abri car elle fut d'une puissance phénoménale. Pendant un long moment « du gravier et des débris de toutes sortes ont continué de pleuvoir du ciel ». Du ballast, des rails et même des traverses volèrent jusqu'à la forêt.

Quand le déluge prit fin, les cinq saboteurs se précipitèrent pour constater les dégâts. Ils furent sidérés de voir à quel point leur action avait été destructrice. Il n'y avait plus rien sur près de cinquante mètres. Plus trace de ballast. Même les rails s'étaient envolés, et les rares qui étaient encore en place pointaient vers le ciel comme des doigts de métal géants. Héricy était fou de joie. « On se sentait les rois³⁶ ! » Ils étaient dans un tel état d'excitation qu'ils prirent leurs fusils et tirèrent sur les pommiers, criblant de plomb la future récolte.

Puis, comprenant leur imprudence, ils coururent dans les bois pour fuir avant que les patrouilles allemandes puissent les attraper. Ils récupérèrent leurs vélos et partirent dans la nuit, appuyant fort sur les pédales pour rentrer aussi vite que possible à Saint-Clair. Au-dessus d'eux, le grondement sourd des avions emplissait le ciel de minuit.

Le jour J avait commencé.

Deuxième partie

Minuit

Les planificateurs de l'opération Overlord redoutaient que les troupes navales alliées se retrouvent prises au piège sur les plages. À l'extrémité ouest de la zone de débarquement, les Allemands avaient inondé les prairies côtières, laissant pour seuls passages vers l'arrière-pays quatre chaussées surélevées. À l'extrémité est, les troupes ne pourraient avancer que si elles se rendaient maîtresses des deux ponts stratégiques traversant l'Orne et le canal de Caen à la mer.

Le projet des Alliés était de prendre les ponts de Bénouville et de Ranville, – d'en détruire cinq autres. Peu après minuit, cent quatre-vingt-un soldats britanniques de la 6^e Airborne Division (6^e division aéroportée) devaient arriver en planeur et se saisir de ces deux ponts; huit mille cinq cents autres hommes seraient parachutés pour dynamiter ceux qui étaient destinés à disparaître.

Parallèlement à cette opération britannique, treize mille parachutistes américains allaient être largués à l'extrémité ouest de la zone de débarquement. Ils auraient pour mission de prendre les chaussées surélevées et la ville de Sainte-Mère-Église.

Le rôle de la Résistance française serait de faire sauter ponts, viaducs et voies ferrées – tout ce qui pourrait empêcher les Allemands d'acheminer des renforts vers la côte.

La stratégie du feld-maréchal Rommel était exactement l'inverse de celle des Alliés: il avait l'intention de les bloquer à l'intérieur de leur tête de pont en envoyant ses blindés sur le littoral normand. Or la circulation des troupes allemandes dépendait du contrôle des ponts, des chaussées et de Sainte-Mère-Église. Si Rommel perdait cette ville, il perdrait aussi la route principale menant à Cherbourg.



Le planeur de John Howard après son atterrissage brutal à trente mètres du pont de Bénouville. « On y est ! cria l'un des pilotes de la mission. Bougez-vous et faites votre boulot ! »

Les douze coups de minuit

Denis Edwards et ses camarades reçurent l'ordre d'embarquer vers 22 heures. « O.K. les gars, aboya John Howard, montez dans les planeurs¹. » Tous étaient soulagés de passer enfin à l'action. Ils avaient occupé les dernières heures à vérifier et revérifier leur équipement, à boire encore des litres de thé (pour une fois coupé de rhum) et à se succéder aux toilettes. Wally Parr remarqua en effet que « tout le monde pissait comme des vaches ». Ils s'étaient enduit le visage de graisse, et avaient ajouté du noir de bouchon brûlé pour se foncer encore plus la peau. Parr fit preuve de son manque de tact légendaire en tendant le bouchon à l'un des deux soldats noirs de la compagnie, le deuxième classe Baines, surnommé « Darkie » (Noiraud). « Je crois que je peux m'en passer² », dit Baines.

Dans la fraîcheur d'un crépuscule toujours pluvieux, Parr inscrivit à la craie les mots « Lady Irene » sur le côté de son appareil, en hommage à sa jeune épouse. Il rejoignit ensuite Edwards et les autres à l'intérieur du fragile planeur fait de toile tendue sur du contreplaqué, qui allait, en théorie, les emmener en France. Les trente hommes (plus John Howard) partageaient l'honneur tout relatif d'occuper le planeur de tête qui serait à l'avant-garde de l'attaque du pont de Bénouville. Ils auraient l'appui de soixante hommes qui devaient atterrir une ou deux minutes après eux dans les deux autres planeurs.

Trois détachements supplémentaires avaient pour mission de s'emparer du pont de Ranville.

John Howard inspecta les appareils et fit quelques dernières recommandations à ses hommes. «La rapidité est le facteur clé, leur rappela-t-il. Nous devons prendre ces ponts, et nous devons les garder³.» Il leur adressa un bref sourire. «À tout à l'heure les gars. N'arrivez pas en retard⁴.» Les hommes accueillirent ces paroles par des plaisanteries et des fanfaronnades. «Bonne chance! se crièrent-ils les uns aux autres. On se retrouve là-bas⁵!»

Ils connaissaient parfaitement les risques qu'ils couraient et ne se privèrent pas de faire de l'humour noir en se harnachant. «S'ils les doubloient de satin, dit l'un d'entre eux, ça serait parfait pour nous enterrer tous à l'intérieur⁶.» Seuls les deux pilotes, Jim Wallwork et John Ainsworth, gardaient le moral et se voulurent rassurants: «Même si on perd une aile ou deux, on se posera près de nos cibles.» Ils promirent à leurs passagers «de terminer le trajet la tête en haut⁷», mais avec une telle insouciance qu'ils ne convinquirent pas grand monde.

Il était près de 22 h 35 quand tout le monde fut sanglé dans les *Horsa gliders*, les planeurs qu'ils appelaient en plaisantant *hearse-gliders*, par analogie avec le mot «corbillard». Edward sentait «une forte tension» chez tous les hommes, et admit que lui-même avait «de plus en plus peur⁸». Wally Parr était lui aussi très angoissé. Il y avait de l'électricité dans l'air, «comme deux boxeurs dans une salle qui donnent des coups dans le vide en sautillant l'un autour de l'autre avant de lancer l'assaut». Personne ne voulait trahir sa peur, mais Howard lui-même avoua plus tard avoir eu «une énorme boule⁹» dans la gorge.

À 22 h 56, le régime du moteur de l'avion remorqueur Halifax augmenta, le bourdonnement s'amplifia et devint un grondement assourdissant. Edwards avait mal au cœur. «Mes muscles se tendirent, un frisson me monta dans le dos, j'étouffais et j'avais des sueurs froides¹⁰.» Le sort en était jeté. Ils décollaient. Ils ne pouvaient plus revenir en arrière.

Le Halifax prit de la vitesse et les hommes se préparèrent à la brutale secousse du câble de remorquage qui se tendait en atteignant la tension maximale.

« *Dzing!* » Le planeur fit un violent bond en avant et roula sur la piste de Tarrant Rushton. Il se souleva du sol un instant, comme en apesanteur, puis retomba sur le train d'atterrissage en ballottant les hommes et leur mettant le cœur au bord des lèvres. Il se souleva de nouveau, et cette fois resta en l'air. Edwards ferma les yeux et parvint à se perdre dans « un monde imaginaire » qui le ramena dans la confortable salle commune du camp de Bulford. Quand il rouvrit les yeux, ce fut un rude retour à la réalité. Il était « à moitié mort de peur » et très angoissé par la bataille qui les attendait, « un peu comme un condamné à mort doit se sentir le matin de l'exécution quand on le conduit de sa cellule au gibet ». Il se résigna à mourir. « La main du destin m'avait conduit à ce point de ma vie », et il fallait faire face à l'inévitable. « T'es foutu, mon vieux, se dit-il. Plus la peine de t'inquiéter¹¹. »

Les hommes se mirent à chanter, leurs voix montant avec de plus en plus d'entrain et de confiance. Ils entonnèrent à tue-tête « Roll Out the Barrel » et « Abey, Abey Abey, My Boy » et « I'm Forever Blowing Bubbles ». L'un d'entre eux, William Gray, se tourna tant bien que mal pour regarder par l'un des petits hublots. En bas, très loin sous eux, il distingua la ville balnéaire de Worthing qui luisait sous la lune, et, au-delà, les eaux opalescentes de la Manche. La couverture nuageuse se morcelait, et pourtant il ne vit aucun signe de l'armada qui, il le savait, devait déjà avoir pris la mer.

Ils volaient dans les nuages depuis à peine plus d'une heure quand ils furent pris « dans une tempête de tirs¹² ». La mitraille de la DCA claqua dans le ciel nocturne, signe qu'ils avaient passé la côte française. Peu après, il y eut de nouveau un grand bruit de câble au moment où le planeur se détachait du Halifax. Pendant la traversée, ils avaient été assourdis par « le hurlement strident du vent qui sifflait à travers les fentes et les espaces de la toile légère tendue sur la structure en bois¹³ », mais maintenant que l'avion remorqueur les avait lâchés, on n'entendait plus qu'un doux souffle dans un silence si dérangeant qu'ils se remirent à chanter.

« Pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! cria le lieutenant David Wood, commandant du groupe du deuxième planeur. Nous avons été largués. Vous ne devez pas chanter. Ils vont nous entendre¹⁴ », ajouta-t-il en désignant le sol.

Dans le planeur de tête, les deux pilotes se préparaient à effectuer une manœuvre dangereuse et pénible pour tous. Afin d'éviter une longue descente constituée de multiples virages en spirale pour freiner l'appareil, ils allaient faire piquer le Horsa pratiquement en chute libre. Une fois cette procédure engagée, il n'y aurait plus moyen de revenir en arrière. Le planeur se précipiterait vers le sol à une vitesse de plus de cent soixante kilomètres à l'heure et les pilotes devraient faire preuve de tout leur savoir-faire pour ne pas se crasher. Les hommes s'accrochèrent dans la descente vertigineuse, seulement retenus à leur siège par leur harnais. « Nous avons dégringolé vers la terre à ce qui nous semblait être une allure folle jusqu'à une altitude d'environ mille pieds¹⁵. » Il y eut une secousse abominable au moment où Wallwork et Ainsworth, agrippés aux commandes, faisaient cesser le plongeon en remontant le nez de l'appareil à l'horizontale. Dans la lumière pommelée de la lune, Wallwork vit le pont, le village, et la zone d'atterrissage.

Un silence tendu régnait dans le planeur. Ils allaient toucher terre. Le moment tant redouté arrivait. Quelques jours plus tôt, un avion de reconnaissance de la RAF avait découvert des trous récemment creusés dans un champ, et des pieux anti-planeurs entassés à côté. Si les pieux étaient déjà installés, ce serait la catastrophe.

« Prenez-vous les bras ! » cria Wallwork aux hommes depuis l'avant du planeur. Chacun s'accrocha à son voisin, formant deux chaînes, et ils se préparèrent à l'impact. Wally Parr ramena les jambes sous lui. On l'avait averti qu'autrement elles risquaient d'être arrachées car le ventre du planeur pouvait être déchiqueté en touchant terre. Il jeta un coup d'œil par le hublot. Les arbres passaient à toute allure, silhouettes fantomatiques, et les champs « filaient en dessous¹⁶ ». Il y eut un cahot, une secousse, et un choc plus fort : le planeur frôlait le sol à une vitesse inquiétante.

Edward serra les bras de ses voisins tandis que le planeur « se cabrait comme un cheval sauvage ». Un instant, il crut qu'il y aurait plus de peur que de mal, mais « la nuit fut soudain illuminée par un jaillissement d'étincelles créées par le choc des patins sur le terrain caillouteux¹⁷ ». Un grand bruit de déchirure traversa le planeur de bout en bout : « comme une bâche géante qu'on arrache d'un coup sec ». Ce bruit fut

suiwi par un grondement grave et les hommes furent pratiquement éjectés de leur siège. Le torse de Parr fut rejeté contre le hublot; il vit «les roues qui passaient à toute blinde¹⁸». Edwards eut l'impression que ses membres se disloquaient. Même l'imperturbable John Howard crut sa fin arrivée. Il y eut «le boucan le plus épouvantable qu'on puisse imaginer¹⁹». Et puis, dans un terrifiant nuage d'étincelles et de débris, l'épave du planeur stoppa net. Les deux pilotes furent précipités en avant avec une telle violence que leurs sièges furent arrachés aux boulons qui les retenaient au plancher. Ils furent projetés à travers le pare-brise hors du cockpit et se retrouvèrent dans un champ, ce qui leur valut le titre de premiers soldats alliés à débarquer en France le jour J. Malheureusement pour eux, ils touchèrent terre à peine conscients.

À moins de huit kilomètres à vol d'oiseau, un jeune adjudant allemand du nom de Helmut Liebeskind tournait en rond depuis dix minutes dans la salle des rapports du poste de commandement de son régiment basé à Vimont. Il était inquiet. Quelque chose n'allait pas du tout.

Depuis deux semaines, il était de plus en plus fermement convaincu que les Alliés allaient bientôt débarquer. «Nous lisions dans les journaux allemands et suisses que Staline avait besoin de créer un second front.» Il était aussi persuadé que le Débarquement aurait lieu précisément sur la portion de côte où il était stationné, bien que, comme il l'admettait, rien de précis ne le prouvât. «Je pensais que ce serait en Normandie pour la bonne et simple raison que nous y avons été envoyés.» Il était «dans un état de tension» permanente, d'autant qu'il recevait «sans arrêt l'ordre de se mettre en état d'alerte, puis de quitter l'état d'alerte²⁰».

Plus tôt dans l'après-midi, Liebeskind avait assisté à la réunion quotidienne organisée par le commandant du régiment, le colonel Hans von Luck. Les deux hommes avaient une très bonne relation de travail, de celles qui peuvent exister entre un jeune récemment embauché et son patron. Von Luck était impressionné par l'efficacité de son adjudant de 22 ans, et Liebeskind admirait énormément le colonel bardé de médailles. Von Luck, de dix ans son aîné, s'était bravement battu en Pologne et en France, puis s'était vu attribuer

la croix allemande en or pour avoir réussi une percée en Lituanie soviétique avec ses chars.

Von Luck était un homme impressionnant à plus d'un titre. Il avait une tête d'oiseau de proie : « nez en bec d'aigle, yeux bleus pénétrants et enfoncés, menton décidé, front large et haut ». Il était aussi pointilleux sur l'étiquette. « Ses manières et son comportement étaient ceux d'un aristocrate de l'ancien régime²¹. » Il avait l'habitude de sortir victorieux des combats, et avait bien l'intention de continuer quand l'ennemi débarquerait en France.

Pendant la réunion de l'après-midi, Hans von Luck avait confié à Liebeskind qu'il ne pensait pas que les Alliés allaient débarquer dans l'immédiat. Il venait de recevoir le dernier rapport météo et était d'avis qu'aucun chef d'armée n'oserait envahir un pays dans des conditions aussi détestables. « Une mer agitée, des vents violents et des nuages bas rendraient impossible toute opération navale ou aérienne d'envergure²². »

Les affirmations de von Luck rassurèrent un peu Liebeskind. À la tombée du jour, il partit en voiture inspecter deux bataillons blindés de von Luck qui s'entraînaient dans la campagne. Voyant que les manœuvres se déroulaient selon les ordres, il retourna à ses quartiers pour se raser et se changer pour le dîner, rituel qui comprenait l'ajout d'une tunique amidonnée sous son uniforme. Il se rendit ensuite au château de Vimont, tout proche, réquisitionné par le régiment et transformé en club des officiers. On pouvait y dîner de produits frais introuvables en Allemagne depuis des années – « beurre, fromage, crème fraîche et viande²³ » – et boire sans se priver du vin, du cidre et du calvados.

Le dîner de Liebeskind ne fut pourtant pas aussi agréable qu'il l'avait escompté, car il fut interrompu par « des rapports inquiétants » faisant état de lourds bombardements à seulement quelques kilomètres à l'ouest. Un officier l'avertit même que le nombre d'avions se multipliait à vue d'œil.

Les raids aériens étaient chose courante : il ne se passait pratiquement pas une nuit sans que des avions ne traversent le ciel au-dessus de leurs têtes. Mais Liebeskind trouva l'information suffisamment préoccupante pour quitter le club plus tôt que prévu et retourner à la salle des rapports de Vimont.

À exactement 0h 10, il remit son pardessus et sortit dans la nuit humide. Il voulait voir par lui-même ce qui se passait. Il leva les yeux parce qu'il entendait «un bruit de moteurs dans le ciel» mais n'arriva à rien voir car «il y avait une couche de nuages, basse quoique mince, qui cachait tout». C'est alors que, «se demandant ce que diable il pouvait bien être en train de se passer», il eut le choc de sa vie. À travers une trouée dans les nuages, il aperçut «les formes sombres de bombardiers multimoteurs remorquant des planeurs²⁴». Il fut ainsi l'un des tout premiers soldats allemands à voir le prélude du jour J.

Il retourna en hâte au bureau pour rapporter l'événement par téléphone à Hans von Luck qui avait passé la soirée dans son inconfortable logement du village voisin de Bellengreville.

«Mon colonel! s'écria Liebeskind, le souffle court. Des planeurs atterrirent dans notre section. Je vais essayer d'entrer en contact avec le bataillon n°II. Je vous rejoins tout de suite²⁵.»

Hans von Luck ressentit un fort malaise. Les hommes que Liebeskind voulait joindre – ceux du bataillon n°II – étaient encore en pleines manœuvres dans la zone même où les planeurs alliés allaient atterrir. Ce cas de figure aurait été idéal si les exercices en question ne s'étaient pas déroulés avec des munitions à blanc. Il se mit à faire les cent pas, marmottant dans sa barbe: «Une situation dangereuse. Très dangereuse²⁶.»

Silence. Silence absolu. Denis Edwards était perdu dans ses songes. «Dans l'infini du ciel, quelque part très loin, un long panache de lumières de toutes les couleurs, comme une masse d'étoiles filantes, se précipitait vers moi à une vitesse phénoménale²⁷.» Il lui sembla que les Allemands lui tiraient dessus, puis il comprit vaguement qu'il avait reçu un puissant coup sur le crâne et que ce million de petites étoiles n'éclatait que dans sa tête.

Un profond silence régnait à l'intérieur de l'épave du planeur. «Rien ni personne ne bougeait²⁸.» John Howard n'avait que vaguement conscience d'être encore en vie. Il était blessé à la tête, et il n'y voyait rien. «Bon Dieu, songea-t-il avec terreur, je suis aveugle²⁹.» Mais en revenant progressivement à lui, il se rendit compte que son casque s'était enfoncé sur ses yeux. Il discerna des bruits violents dehors, distants

mais distincts. Les autres planeurs se posaient. Harry Clark, du deuxième planeur, venait d'être catapulté à l'extérieur de son appareil par le côté. Richard Smith, du troisième planeur, fut « expulsé comme une balle de fusil à travers la vitre du cockpit³⁰ ». Il se retrouva assis dans une grande flaque de boue.

Le vacarme des crashes aurait dû alerter le village tout proche, mais rien ne bougeait. Les habitants de Bénouville étaient déjà couchés depuis plusieurs heures et n'avaient que vaguement conscience de ce qui se passait dehors. Pour les quelques-uns qui étaient encore éveillés, le bruit des aéronefs en détresse ne fut que l'une des nombreuses nuisances de la guerre. Georges Gondrée, propriétaire du café à l'entrée du pont, dérangé dans son sommeil, pensa que « c'était le bruit d'un bombardier anglais qui s'écrasait ». Dans ce cas, « il était probable que l'équipage se soit éjecté et ait été pris par les Allemands³¹ ». Sa femme, Thérèse, était plus curieuse. « Lève-toi! chuchota-t-elle à son mari. Tu n'entends pas ce qui se passe? Ouvre la fenêtre³². » Voyant qu'il ne bougeait pas, elle le poussa des deux mains. « Allez, debout. Écoute. On dirait qu'on casse du bois. » Et en effet, en se redressant dans son lit, Monsieur Gondrée entendit « des fracas et des craquements³³ ».

L'un des Allemands de garde au pont de Bénouville cette nuit-là était un simple soldat de 18 ans, Helmut Roemer. Il avait entendu « un bruit sifflant suivi d'un grand boum³⁴! » mais n'y avait pas vraiment prêté attention. Des avions en détresse s'écrasaient souvent dans la campagne, et il ne voyait là aucune raison de lancer l'alerte. Il ne voulait surtout pas se faire mal voir de ses camarades qui, à cause de lui, risquaient d'être tirés du lit pour partir à la recherche d'éventuels aviateurs survivants.

Denis Edwards reprenait conscience, ainsi que ses camarades autour de lui. « Nous nous rendîmes vite compte que nous n'étions pas tous morts quand les corps inertes entreprirent de se détacher de leurs sangles³⁵. » En fin de compte, tous se mirent à bouger. Les hommes revinrent à la vie au bout de quelques minutes et s'extirpèrent du fuselage brisé.

« On y est! hurla Oliver Boland, le pilote du deuxième planeur. Bougez-vous, et faites votre boulot³⁶. »

« Charlie, sors de là³⁷! » cria Wally Parr à son copain, Charles Gardner. Ils s'étaient entraînés en binôme, et Parr, en revenant

à lui, sentit monter l'adrénaline. Ils sautèrent hors de la carcasse du planeur et se retrouvèrent enfoncés jusqu'aux genoux dans un marécage. À la lueur de la lune qui faisait des apparitions à travers les nuages, ils virent la structure métallique du pont s'élever dans la nuit pratiquement au-dessus de leurs têtes. Ils n'étaient qu'à une trentaine de mètres. Les pilotes s'étaient magnifiquement dirigés.

«Allez, les gars!³⁸» La voix de Den Brotheridge les pressait de se dépêcher.

«À l'attaque!³⁹» rugit John Howard.

Parr et Gardner furent les premiers arrivés au pont. «Sous la lune, je vois une énorme forme qui se dresse au-dessus de moi.» Parr ne pouvait plus avaler. «J'avais le gosier complètement sec: ma langue était collée à mon palais⁴⁰.»

Denis Edwards n'était qu'à quelques pas derrière lui: il entendit Howard crier encore: «Allez, les gars. On y est!⁴¹»

Thérèse Gondrée était alors penchée à sa fenêtre pour essayer de voir ce qui se passait. Comme elle parlait allemand, elle appela la sentinelle qui montait la garde sur le pont, à quelques mètres d'elle. Elle vit son visage changer brutalement d'expression: «Il avait les yeux écarquillés par la peur.» Il n'arrivait plus à parler et «était littéralement rendu muet de terreur⁴²».

Le soldat Roemer était en effet pétrifié par ce qu'il voyait. «Des soldats au visage barbouillé de noir arrivaient vers nous dans la faible lueur de la lune, et nous vîmes qu'ils étaient britanniques.» Il tira sa fusée éclairante et cria pour donner l'alerte.

«*Achtung!*»

Les hommes de Howard étaient maintenant sur le pont et «tiraient dans tous les sens». Roemer n'avait aucune intention de résister. Avec deux autres, Erwin Sauer et un conscrit polonais, il décida «de filer⁴³». Ils sautèrent du pont et se cachèrent sous une épaisse touffe de sureau.

William Gray repéra un Allemand à sa droite et «lâcha une rafale». L'homme s'effondra au moment où les autres commençaient eux aussi «à tirer avec leurs fusils et leurs armes automatiques⁴⁴» et à lancer des grenades sur le pont. Ils tuaient sans hésiter tous les Allemands qui se trouvaient sur leur passage, et avancèrent vite et méthodiquement jusqu'à